



NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1904 : P.-G. LEYMARIE.

50^e ANNÉE.

N^o 4.

1^{er} AVRIL 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Voyage de notre Rédacteur en chef

L'abondance des matières nous oblige à reporter au mois prochain la fin des articles de notre respecté rédacteur en chef.

Frappé dans ses plus chères affections, frappé également dans sa santé, il se voit contraint de chercher, sous un climat plus tiède, l'oubli et le repos qui lui sont momentanément nécessaires. Mais, avant son départ, il a tenu à adresser à nos fidèles lecteurs et abonnés, qui sont tous ses amis, quelques paroles d'adieu que nous détachons de son article :

Aux lecteurs de la REVUE SPIRITE

« Dans le cruel malheur que lui a infligé la Providence, s'il est quelque chose qui ait pu apporter quelque baume à la plaie vive encore de son cœur paternel, ce sont les témoignages de sympathie qui lui ont été adressés par un grand nombre de lecteurs de la *Revue*.

« Ne pouvant, au milieu des préparatifs d'un voyage en Égypte et en Palestine, avec la mère désolée, et après un mois de maladie, répondre à toutes les lettres et aux cartes qui lui ont été adressées, le Rédacteur en chef adresse à ces amis inconnus les remerciements les plus sincères et leur dit : *Au revoir.* »

L. DAUVIL.

A V I S

On nous remet, avec une abondance désolante, des « Communications » provenant soi-disant d'Esprits, avec prière instante de les insérer. Nous regrettons de ne pouvoir le faire, sans prendre des précautions bien naturelles, dans l'intérêt de nos lecteurs et de la *Revue*.

Nous nous voyons donc dans l'obligation d'informer les intéressés que nous refuserons l'insertion de toute « Communication » qui ne remplirait pas les conditions suivantes :

1^{re} Être signée des noms et adresse véritables des personnes ayant assisté à la production du phénomène ;

2^{re} Faire connaître dans quelles conditions le phénomène s'est produit (écriture mécanique, incarnation, etc.) ;

3^{re} Faire connaître les circonstances qui démontrent l'origine spirituelle du phénomène, la sincérité du médium, les précautions prises contre la fraude, même inconsciente, la critique des réminiscences, etc.

Nous éliminerons toujours les communications prolixes sur des sujets mystico-philosophico-moraux, et signés de noms illustres, ou contenant des affirmations invérifiables sur la vie dans le monde des Esprits, ou des prophéties vagues à longue échéance, ou des banalités cent fois ressassées, ou des erreurs matérielles, historiques, scientifiques ou géographiques, ou prouvant un esprit à système, n'admettant pas la discussion. Nous rejeterons également les manuscrits peu lisibles ou écrits des deux côtés du papier.

Nous donnerons la préférence aux communications courtes, claires, intéressantes, énonçant des faits vérifiables, appuyés de bonnes preuves de mé-

diumnité et entourés de précautions témoignant d'un esprit critique, méthodique et scientifique.

LA RÉDACTION

LE CHRISTIANISME

SON RÔLE DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

LA TRINITÉ

XVIII

Poursuivons la revision des dogmes défigurés par l'Église. Nous venons de dire ce qu'est la Rédemption, abordons maintenant la question de la Trinité.

Ce qui ressort de toutes les Bibles, de toutes les dogmatiques, de tous les credo, de tous les rites, de toutes les formules originelles, c'est que l'Existence Divine est *UNE*. Tous les Sages l'ont proclamé, toutes les religions l'affirment, toutes les philosophies lui reconnaissent ce caractère. C'est l'« Unique qui n'a point de second », nous disent les Livres védiques. — « Ecoute Israël, l'Éternel notre Dieu est le seul Éternel », lisons-nous dans le *Deutéronome* (VI, 4). — « Pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu », déclare saint Paul (I, *Corinthiens*, VIII, 6). — « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu », affirme le fondateur de l'Islam.

Oui, une Existence Unique, sans limites d'aucune sorte et qu'Elle seule connaît dans sa plénitude et son immensité, telle est la Nuit éternelle, autrement dit le mystère à jamais insondable, d'où cependant naît la Lumière. — Tel est l'Un non manifesté.

Toutefois, comme Divinité manifestée, cet Un apparaît sous un triple aspect et forme une Trinité d'Êtres Divins. Un, en tant que Divinité absolue, mais triple, en tant que Puissance effective. Sur ce point aussi, toutes les grandes religions sont d'accord. Mais là où se manifestent les divergences, c'est dans la désignation ou affectation des trois hypostases divines. Faut-il appeler la première le Père Tout-Puissant de l'univers, la seconde la Sagesse créatrice ou Verbe, la troisième enfin, l'Intelligence céleste, appelée Démentiurge ou ordonnateur par Platon, Ame du monde par les Gnostiques ou Saint-Esprit par les chrétiens ?... Qui saurait le dire ? Toujours est-il que cette doctrine, suivant le doyen Milman, a exercé une

grande influence sur les enseignements chrétiens. L'Être, dit-il, appelé Verbe ou Sagesse devenait plus ou moins une personnalité, suivant que les idées de l'époque ou de la race étaient plus populaires ou plus philosophiques, plus matérielles ou plus abstraites et l'anthropomorphisme avec lequel le Christianisme s'est obstiné à personnifier ce Verbe, montre combien prédominaient en lui les idées matérialistes.

Quoi qu'il en soit, cette doctrine a été l'âme de la religion et de la philosophie indoues ; elle fut le Platonisme pur, comme aussi le Platonisme judaïque de l'École d'Alexandrie ; et, partout, elle fut l'expression de l'impossibilité où nous sommes de nous faire une idée quelconque de l'incompréhensible et mystérieuse Divinité. « Il est impossible pour les sens de l'homme, dit Philon, d'arriver à la connaissance de l'Être primordial » ; « nul homme n'a vu Dieu », disaient Jean-Baptiste et Jésus ; aussi est-ce en vertu de ce principe que les Juifs, renonçant à l'idée d'une communication directe avec le Grand Dieu unique, admettaient l'existence de plusieurs Êtres intermédiaires. Ce qui, du reste, représentait le plus ordinairement pour eux le Dieu non manifesté, c'était Memra, la Parole divine que les Grecs appelaient Logos. Remarquons que cette seconde personne de la Trinité a toujours été considérée comme double et il n'a fallu rien moins que l'ignorance des temps modernes — du moyen âge surtout — pour avoir eul'idée absurde de la transformer parfois en deux personnalités ennemies : Dieu, d'une part, et le Diable, de l'autre.

La doctrine chrétienne de la Trinité s'accorde assez bien avec d'autres religions, en ce qui concerne le rôle joué par chacune des Personnes divines. Il ne faut pas perdre de vue que le terme « personne » venant du latin *persona* qui signifie masque, ne désigne en somme que la manière employée par l'Existence unique pour se manifester à nous, et qui peut se résumer comme suit : le Père, Origine et Fin de tout ; le Fils, de nature double, nous venons de le dire, Verbe ou Sagesse ; le Saint-Esprit, enfin, Intelligence créatrice qui, planant sur le chaos de la matière primordiale et vierge, la rend apte à servir à l'élaboration des formes. — Et l'Esprit de l'Éternel se mouvait sur l'abîme (*Genèse*, I, II).

Telles sont les données générales de la doctrine ésotérique de la Trinité que nous complétons en ajoutant qu'à chacune des Personnalités trinitaires se rattache une quatrième manifestation de la Puissance divine qui, toujours, se présente sous une forme féminine, ce dont il sera question plus loin.

Passons maintenant au sens plus ou moins occulte de la doctrine ésotérique que trahissent, par échappées rapides et fragmentaires, de très nombreux passages des Écritures.

L'Unique se manifestant comme l'Être primordial, la Racine de toutes choses, le Père suprême, le mot Volonté, expression de toute-puissance,

semble caractériser le mieux cette révélation première de Celui qui veut et qui peut, puisqu'aucune manifestation n'est possible avant l'apparition de la Volonté. C'est pourquoi l'on a pu dire que l'Univers a sa racine dans la Volonté divine.

Puis, vient le second aspect de l'Unique, c'est-à-dire la Sagesse ou Verbe. Voilà pourquoi il est écrit : « Rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle » (Jean, I, 3).

Quand les aspects de la Volonté et de la Sagesse se sont révélés, s'en présente un troisième pour les rendre efficaces, c'est l'Intelligence créatrice, l'Intellect divin en action. « C'est lui, dit Jérémie (LI, 15), qui a fait la terre par sa Vertu, qui a agencé le monde par sa Sagesse et qui a étendu les cieux par son Intelligence. »

Ces trois Personnes sont les aspects inséparables indivisibles de l'Unique. Leurs activités peuvent être envisagées isolément, mais ne sauraient être dissociées. « Aucune n'est plus grande, ni moindre qu'une autre » dit le Credo d'Athanase.

Ces trois Personnes s'appellent, en langage doctrinal, le premier, le second et le troisième Logos; or ces trois Logos sont les trois facettes du Diamant suprême, du Diamant divin.

Répétons, maintenant, ce que nous avons dit plus haut, c'est qu'il existe une quatrième Personne, mais celle-là est féminine. C'est la Mère, c'est le principe qui rend possible toute manifestation, par limitation et division. C'est le Non-Moi divin, la Nature manifestée. C'est Elle qui rend efficace l'activité des Trois, Elle qui en vertu de sa divisibilité infinie, constitue leur champ de travail, Elle enfin qui est à la fois la Servante du Seigneur en même temps que sa Mère, car elle donne sa propre substance pour former le corps de son Fils, quand la Puissance de l'Esprit vient la couvrir de son ombre (Luc, I, 35); nous la qualifions de « Matière » mais c'est la grande Maïa, Mère divine des mondes.

Et c'est alors aussi qu'apparaît la seconde Personne, c'est-à-dire le Fils qui, se revêtant de substance, devient le Médiateur, unissant en lui l'Esprit et la Matière... et c'est pourquoi nous faisons remarquer plus haut que la seconde Personne est toujours double.

Cette seconde Personne, cette Sagesse, envisagée dans ses rapports avec la Matière est aussi l'Amour qui, groupant l'infinie diversité des formes, fait de chacune d'elles une unité distincte et constitue l'universalité des êtres et des choses que régit le principe d'attraction et qu'il maintient en harmonie, dans l'immuable équilibre du Cosmos.

Étant l'Amour, cette seconde Personne est aussi la Vie en qui tous les êtres ont leurs racines, et c'est par cette Vie du Fils ainsi manifesté dans la Matière qu'a préparée l'Esprit fécondateur — où, disons-le, en passant, nous

retrouvons le grand « Mythe de l'Incarnation » — que nous comprenons que ce Fils qui est Amour, est par suite le Préservateur, le Conservateur, plus encore, le Sauveur. Voilà pourquoi il faut que tout soit soumis au Fils (I, *Corinth.*, 27, 28), et que « tout se retrouve en Lui » car « nul ne vient au Père que par Lui » (Jean, XIV, 6).

Tel est le processus cosmique, processus qui se répète dans l'évolution humaine, car « ce qui est en haut est analogue à ce qui est en bas. » Dans l'homme, la Trinité spirituelle étant formée à la ressemblance divine doit présenter les attributs divins et c'est pour cette raison que nous trouvons en lui la « Puissance » qui, soit sous sa forme supérieure de Volonté, soit sous sa forme inférieure de Désir, pousse en avant son évolution. Après la Puissance vient la Sagesse qui confine à l'Amour et enfin se manifeste l'Intelligence douée d'énergie active et créatrice.

Toutefois, ce qu'il faut remarquer, c'est que ce n'est pas dans cet ordre qu'évoluent toujours ces attributs. C'est généralement par le développement de leur intelligence que débudent les hommes. Mais cette intelligence est plutôt séparative, isolante, essentiellement égoïste et par suite improductive pour les autres. Ce n'est que plus tard que sont mis en œuvre les matériaux propres à la construction d'une Humanité future, meilleure et relativement parfaite, où les éléments constitutifs : Puissance, Amour et Intelligence auront acquis, dans une pondération proportionnelle, leurs vertus respectives. Notre cinquième race est toute à l'intelligence, pour le moment. A plus tard, l'amour entre hommes qui se reconnaîtront comme frères et à plus tard, encore, la volonté qui, dans chacun, manifestera le désir d'entrer résolument dans la voie de l'évolution.

A mesure que nous comprenons la signification réelle de la Trinité, celle d'en haut et celle d'en bas, ce qui était autrefois un simple dogme imprécis et de sens énigmatique, nous apparaît comme une vérité vivante et vivifiante. L'existence de la Trinité de l'être humain, reflet de la Trinité divine, car il a été fait à l'image de Dieu et à sa ressemblance (*Genèse*, I, 26), peut seule nous faire comprendre l'évolution humaine dont l'objectif est l'Unité suprême, par la conquête de notre divinité, divinité de race issue du Père et retournant au Père, mais conservant éternellement ses attributs et ses privilèges individuels.

L'EUCCHARISTIE

Voici l'Eucharistie qui, tout d'abord, ne fut qu'une cérémonie, qu'un rite symbolique, mais dont l'Eglise catholique a fait un dogme, par l'incorporation gratuite d'une idée absurde, consacrée et aggravée par le grossier matérialisme avec lequel on procède à sa célébration quotidienne.

Cette Eucharistie, dont le nom est tiré d'un mot grec signifiant « action de grâce » est, ainsi que nous l'expliquerons plus loin, le symbole du Sacrifice éternel dont il a été question, sacrifice cosmique, par lequel les mondes ont été appelés à l'existence et sont harmoniquement maintenus à travers les siècles. Mais, hélas ! qu'est devenue cette cérémonie symbolique de si haute signification dans l'officine des prêtres qui n'y voient que l'incessante commémoration du sacrifice du Golgotha et qui, par une éternelle et écœurante allusion à cette heure sanglante, croient devoir célébrer l'œuvre suprême du divin Ressuscité, du Sauveur vivant, glorieux vainqueur de la matière et de la mort !

Que n'a-t-on pas fait encore pour matérialiser ce sacrement déjà défiguré ? N'a-t-on pas inventé je ne sais quel prétendu miracle de transsubstantiation qui, incorporant dans le pain et le vin le corps et le sang du Crucifié, transforme la communion en un acte répugnant, sorte « d'anthropophagie mystique », ainsi que s'exprime un auteur que ce rite scandalise. Et c'est jusque dans le Protestantisme que se sont propagées ces croyances matérialistes, chez les Luthériens particulièrement, sur la foi de leur réformateur qui croyait à la « présence réelle », suivant le terme consacré en pareille matière.

Mais revenons à l'Église romaine. L'Eucharistie, pour elle, constitue l'un des dogmes fondamentaux de son sacro-saint répertoire. Pour le défendre, elle ne recule devant rien, si bien que c'est au bras séculier, s'il le faut, qu'elle s'adresse, pour que les juges de cours d'assises, solennellement revêtus de leurs robes rouges, viennent imposer les décrets de leur orthodoxie.

Parmi les personnes qu'intéressent les questions religieuses, il en est à coup sûr qui se souviennent de l'affaire quelque peu scandaleuse qui s'est passée en 1872. Résumons-la en quelques mots.

Au cours donc de cette année, parut, dans un petit journal libéral publié à Libourne, l'une des sous-préfectures du département de la Gironde, un article qui, à l'occasion de la Fête-Dieu, traitait de la question de l'Eucharistie. Cet article — que nous reproduisons ci-dessous — était signé « Jules Steeg », pasteur de l'Église réformée, plus tard élu député, puis inspecteur général de l'Instruction publique, puis enfin directeur de l'École normale de Fontenay-aux-Roses et qui, dans ces diverses fonctions, se signala par l'étendue de ses connaissances et son libéralisme éclairé, en même temps que par sa remarquable éloquence.

Or ce fut cet article qui mit le feu aux poudres et voici comment l'auteur lui-même raconte l'incident qu'il appelle avec raison : *Une incroyable histoire* :

« Il se passe d'étranges choses en notre belle France, sous la troisième République. En rentrant à Paris, d'où m'a rappelé une dépêche, j'apprends

qu'il y a eu grand tapage à mon sujet, dans la bonne ville de Libourne. Une cinquantaine de preux, désespérant de pouvoir défendre leurs convictions (?) par des arguments de quelque valeur, auraient signé une dénonciation pour réclamer, contre ma pauvre personne, le secours du bras séculier. C'est du reste une vieille coutume dans ce monde-là. »

Et cette dénonciation porta de si beaux fruits, que l'auteur incriminé fut bel et bien cité à comparaître devant la Cour d'assises de Bordeaux, en son audience du 11 septembre 1872.

Que se passa-t-il en ce jour mémorable ? C'est que le coupable présenta lui-même sa défense, dans un admirable plaidoyer dont la savante documentation et l'éloquence persuasive émerveillèrent si bien les jurés, qu'à l'unanimité, par un verdict négatif sur toutes les questions, ils firent acquitter l'inculpé. — Voici le texte de l'article, cause innocente de tout ce grand tapage et dont la reproduction, dans ces pages, peut servir de commentaire approbatif à ce que nous avons à dire du dogme précité :

LA FÊTE-DIEU

« Pendant longtemps, il fut admis dans l'Eglise que l'Eucharistie n'était qu'un symbole et un souvenir de la mort du Christ. Plus tard, à mesure que l'on s'éloignait de l'institution primitive et que les foules barbares eurent pénétré dans le vieux monde, les idées superstitieuses s'y propagèrent sans tarder. Quelques docteurs en vinrent à dire que le pain de l'Eucharistie était réellement changé en chair et le vin en sang. Il y eut là-dessus de violentes querelles. Au ^{xii}^e siècle, l'on n'était pas encore fixé. Des opinions diverses se partageaient les esprits, mais naturellement la plus grossière était celle qui l'emportait sur les autres.

« Le peuple voyait des apparitions. L'hostie cessait d'être une pâte. Il la voyait se changer en homme, en enfant, en chair saignante ; parfois c'était un simple doigt, un membre isolé. Preuve évidente que le pain n'était plus du pain. Jusqu'à cette époque, l'on distribuait aux communians le pain et le vin ; mais dès qu'il fut admis que ce pain était Dieu, que ce vin était Dieu, l'on en vint à craindre qu'en faisant boire dans le calice, le peuple maladroit, il ne se perdit du vin, qu'il n'en tombât à terre, et quelle profanation ! Autant de gouttes, autant de fois Dieu par terre !... On décida donc de supprimer le calice au peuple qui, disait-on, avait bien assez de manger Dieu, sans avoir besoin de le boire. Déjà au ^{viii}^e siècle, on le faisait boire au moyen d'un chalumeau. A la fin du ^{xi}^e, on trempait le pain dans le vin. A partir du ^{xiii}^e siècle, le vin fut réservé aux prêtres seuls, car, disait-on, puisque le pain est devenu corps, il y a du sang dans ce corps, il est donc inutile d'en ajouter d'autre... du moins pour les laïques. Pour les prêtres, il n'y avait jamais trop de sang — c'est-à-dire de vin.

« Vers la même époque, fut instituée la fête de l'Hostie qui avait pour but de bien constater que cette hostie n'était plus du pain, pas plus qu'un symbole, mais qu'elle était bien Dieu lui-même. La Fête-Dieu, conséquence de toutes ces idées, était la fête de l'Hostie, fête spéciale qui fut inventée et célébrée dans le diocèse de Liège en 1246 et décrétée fête de l'Église entière, par le pape Urbain IV, en 1264... puis négligée, puis remise en honneur, en 1311, par le pape Clément V.

« Il est bon de savoir ces détails, de suivre d'un œil attentif les innovations introduites successivement dans la doctrine ou dans le culte, de savoir où, quand, comment et pourquoi ont pris naissance les cérémonies, car l'on s'aperçoit, alors, qu'elles changeaient de siècle en siècle... et qu'elles s'éloignaient toujours plus de l'esprit de l'Évangile primitif. Entre Jésus et l'Église du moyen âge, ou celle d'aujourd'hui qui n'en est que la continuation empirée, il y a plus que l'intervalle de quelques siècles — il y a un abîme.

« Qu'aurait pensé l'humble fils de Marie, si on lui avait dit, qu'un jour, des populations célébreraient une fête, en se réclamant de son nom et où un morceau de pâte sèche, enfermée dans une lunette de métal, serait son propre corps et serait adoré comme Dieu lui-même ?

« — C'est pourtant là ce que signifie la Fête-Dieu. »

Oui, voilà ce que signifient, pour l'Église romaine, et cette Fête-Dieu et cette Eucharistie si grotesquement défigurées!... Mais revenons à la doctrine spiritualiste issue des principes du christianisme primitif.

Cette doctrine, elle aussi, nous parle d'une transsubstantiation, mais combien haute, spirituelle et mystique ! « Le pain que nous rompons, dit l'Apôtre, n'est-il pas une communion avec le corps du Christ ? (I, *Corinthiens*, X, 16). Il n'est ici question que d'un fait du monde invisible, et c'est en raison des notions puisées aux sources mêmes de la science occulte que saint Paul en parle avec autorité.

L'emploi du pain et du vin dans le sacrement qui nous occupe, n'appartenait pas spécialement au culte judéo-chrétien, il était d'usage général et remontait à la plus haute antiquité, tant il est vrai que dans toutes les grandes religions les rites se ressemblent et témoignent par leurs analogies d'une origine commune. Les Perses offraient à Mithra le pain et le vin. Jérémie mentionne les gâteaux et le breuvage offerts en Égypte à la Reine du ciel, par les Juifs qui prenaient part au culte égyptien (Jérémie, XLIV, 19). La *Genèse* nous raconte que Melchisédec, le Roi-Initié, se servit de pain et de vin, lorsqu'il bénit Abraham (*Genèse*, XIV, 18, 19). Le pain et le vin étaient encore employés dans les Mystères de la Grèce et cet emploi a été retrouvé chez les Mexicains, les Péruviens, comme aussi chez les Druides nos ancêtres.

D'où vient la généralisation de cet usage ? De ce fait que, primitivement, s'y rattacha une idée toute spéciale, l'idée de la Vie, infusée dans la chair et le sang que symbolisent le pain et le vin. Le *Lévitique* ne nous dit-il pas, dans un sentiment de mystique naïveté, que « l'âme de toute chair est dans le sang ? » (XVII, 11 et 14.)

Tel est le fait physiologique qui sert de base à la doctrine d'une sorte de transsubstantiation, mais non celle que soutiennent les partisans de la présence réelle. Pour ces derniers, Juifs matérialistes non dégrossis, le pain et le vin, ne représentant pour eux que l'idée d'une nutrition corporelle, sont métamorphosés en chair et en sang, rappelant les sacrifices sanglants de l'ancien Judaïsme.

Combien différente est la conception des croyants spiritualistes ! Pour eux c'est la nature et la vie mêmes du Christ qui sont propres à former la nature et la vie spirituelle de l'homme. C'est en cela que consiste pour eux le changement de substance. Que l'on veuille bien comprendre que nous entrons ici dans le domaine psychique. L'objet, le pain reste le même dans sa matière physique, mais la substance éthérée qui l'accompagne s'est modifiée, sous l'influx de l'idée transformatrice et c'est par ce fait qu'elle acquiert des propriétés spéciales qui, affectant les principes subtils des communiant émus, les exaltent, les spiritualisent et les harmonisent avec la vie mystique du Christ qu'ils s'assimilent et s'incorporent momentanément. La nature inférieure abdique, se sacrifie pour se hausser et se fondre dans la nature supérieure ; le corps physique cessant d'être l'instrument servile d'une volonté que dirige la chair que maîtrise la matière seule, s'en libère et fait effort pour se faire l'instrument de la Volonté divine. — Telle est la doctrine de l'Eucharistie étudiée ésotériquement.

LA PRIÈRE

— Que faut-il penser de la prière ? me demandait, un jour, un jeune néophyte qui, dans son enthousiasme et sa curiosité de nouveau converti, voulait être renseigné sur toutes choses.

Certes, si jamais question fut légitime et pleinement justifiée, c'est bien celle-là, car il n'en est guère qui soit plus controversée dans l'ensemble des rites ou procédés qu'emploient les pratiquants religieux, soit chez les fidèles de telle ou telle confession officielle, soit chez les croyants isolés qui ne participent à aucun culte extérieur.

C'est qu'elles sont innombrables ces prières, depuis celles qu'adresse le grossier fétichiste du continent noir, à la poupée de vieux chiffons dont il s'est fait lui-même une divinité, ou celles qu'égrènent, au moyen d'un « moulin à prières » actionné par une manivelle, ici, le superstitieux moujik

russe, là-bas le non moins ignare levantin d'Asie-Mineure... jusqu'à l'adoration muette d'un moine hypnotisé par son mysticisme, ou les transports passionnés d'une sainte Thérèse qui, dans leur cellule, s'élevaient jusqu'aux visions d'une extase confinant à la catalepsie. — Combien en existe-t-il de ces manifestations de l'être humain, tantôt organisme grossier, tantôt cerveau spiritualisé qu'enfièvre et galvanise une pensée ardente !

Point n'est besoin de dire avec quel mépris antipathique les esprits forts envisagent la prière, incapables qu'ils sont de comprendre que l'énoncé d'une requête ou d'un vœu puisse avoir pour conséquence un événement quelconque d'ordre physique ou moral.

Certains esprits religieux, par contre, persistent avec ardeur dans leur attachement à la prière, car prier est leur vie... Et encore, en est-il parmi eux qui, incertains, quelque peu troublés, se livrent, parfois, non sans inquiétude, à un examen raisonné de ces prières si diversement appréciées. « Aurais-je la prétention, se demandent-ils, d'en remonter au Tout-Puissant, d'imposer un acte quelconque de bienfaisance à la Bonté suprême et de modifier, en quoi que ce soit, la volonté de Celui en qui « il n'y a ni changement, ni ombre de variations ? » (Jacques, I, 17.)

Au cours de notre enquête, interrogeons les théosophes. Certains d'entre eux sont catégoriques et blâment la plupart des prières qui, à leur dire, sont adressées par des croyants ignorants, superstitieux ou égoïstes. Si l'on entend par prière, déclarent-ils, une « DEMANDE » faite à un Être inconnu et « distinct du monde », sorte de pétition composée d'une certaine quantité de paroles répétées machinalement, comme celles que prononçaient avec ostentation et en pleines rues, les pharisiens de Jérusalem, ces prières sont un acte coupable, entachées qu'elles sont du formalisme le plus grossier. Si, d'autre part, l'on entend par ce mot « L'ADORATION » d'un Dieu considéré comme « séparé de l'homme », nous dirons que cette disposition de l'âme, bien qu'infiniment supérieure à la précédente, est encore le fruit de l'ignorance qui nous fait croire que nous sommes distincts de l'Esprit universel et nous fait créer une espèce de Dieu extra-cosmique dont l'existence est chose purement fictive.

Quant à ceux qui s'adressent à la Divinité Infinie, oubliant qu'elle ne peut écouter ni répondre « personnellement », ils manquent de logique, car l'esprit de l'homme étant, dans son essence, identique à l'Esprit universel, cette prière serait donc adressée à l'Esprit universel par lui-même.

Non, la prière des théosophes diffère essentiellement de celles-là. Ils ne prient pas pour « demander », pas plus qu'ils ne prient pour « adorer » un Dieu autre que leur propre esprit divin. Ce à quoi ils aspirent, c'est de *communier* toujours plus et mieux avec l'Esprit de Dieu qui palpite au fond de leur cœur et dont tout leur être est imprégné, au point que sont communes

leurs vibrations respectives. Cette prière, ils l'appellent la PRIÈRE DE LA VOLONTÉ, car, disent-ils, c'est bien plutôt un « ordre » mentalement énoncé par nous-même à nous-même, qu'une pétition humblement présentée. Un Occultiste, un Théosophe adresse sa prière à son « Père qui est dans le secret » (Mathieu VI, 6); or ce Père est l'Homme intérieur, le seul Dieu que nous puissions connaître. Dieu étant le Principe infini, universellement répandu, comment se pourrait-il que l'homme, seul, ne fût pas pénétré extérieurement et intérieurement par cette Déité omniprésente ? « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, le temple qu'il habite ? » (I, Corinthiens, III, 19). « Ne sommes-nous pas dans l'Esprit, puisque l'Esprit de Dieu est en nous ? » (Romains, VIII, 9). — Tous, nous sommes UN.

En résumé et pour conclure, la prière vraie n'est pas une demande, c'est plutôt un mystère, une sorte de procédé occulte, par le moyen duquel les pensées et les désirs conditionnés et finis sont transformés en vouloirs spirituels, puis en volontés effectives. Et c'est cette « transmutation mystique » qui fait de la prière une sorte de *pierre philosophale*, qui change en or tout métal inférieur, en d'autres termes, qui transforme en force active et créatrice nos désirs et nos aspirations.

Voilà ce que disent les théosophes — certains d'entre eux du moins, car il en est d'autres, parmi eux, qui émettent une note plus douce et plus humaine dans les définitions qu'ils donnent de la manifestation spirituelle, si complexe qu'on appelle la prière. Oui, fort complexe, à la vérité, dit Annie Besant, car nous trouvons incompréhensibles certains résultats obtenus par elle. Combien n'y a-t-il pas de récits authentiques qui mentionnent des cas « d'exaucement » absolument bizarres, en ce sens qu'ils se rattachaient parfois à la demande d'objets fort vulgaires ou d'une utilité très relative, tandis que, d'autre part, des prières offrant un caractère tout autrement élevé sont demeurées inexaucées.

Pour arriver à comprendre, dans une certaine mesure, d'après quelles lois se produisent les effets positifs ou négatifs des prières, il faut tout d'abord analyser cet acte en lui-même, car l'on donne ce nom à des activités de conscience très variables.

Certaines prières ont pour objet l'obtention de biens terrestres, — bien-être matériel, fortune, honneurs, réussites, guérisons, etc.

D'autres, d'une nature plus élevée, demandent des secours intellectuels, — progression spirituelle, forces psychiques, compréhension, lumières, etc.

Enfin, se présentent, en troisième catégorie, des prières qui ne demandent rien et consistent dans la contemplation des Perfections divines et par suite, dans le désir passionné d'une absorption nirvanique, — extases des mystiques, méditations des sages, ravissements des saints.

Ce qu'il ne faut pas oublier, nous disent les Occultistes, c'est qu'il existe,

dans les régions invisibles, de nombreuses catégories d'Intelligences qui sont en relations avec l'homme — véritable « échelle de Jacob » sur laquelle les « anges de Dieu montent et descendent » (*Genèse*, XXVII, 12). Certaines de ces Intelligences sont des Puissances spirituelles immenses, tandis que, parmi elles, se trouvent des êtres très peu développés, parfois même doués d'une conscience inférieure à celle de l'homme lui-même. C'est ainsi que le monde entier est rempli d'êtres vivants que les yeux charnels sont impuissants à percevoir. Les mondes invisibles *interpénètrent* le monde visible et des foules de créatures intelligentes se pressent autour de nous dans notre atmosphère terrestre. Or, parmi elles, il en est qui se laissent toucher par les requêtes humaines, alors que d'autres sont même susceptibles d'obéir à nos instigations.

Ce n'est pas tout encore, poursuivent les Occultistes, car il est des êtres invisibles constamment produits par l'homme lui-même qui, par les vibrations de ses pensées et de ses désirs, procree des formes de matière subtile dont la vie et la durée sont proportionnelles à l'intensité de la force psychique qui leur a donné naissance. Ces êtres mystérieux, flottants et temporaires, forment autour de nous une véritable armée de serviteurs, d'agents qui, tantôt pour le bien, tantôt pour le mal, réalisent certains de nos désirs, exécutent certaines de nos volontés.

Il y a bien plus encore dans l'ambiance de notre séjour terrestre. Là aussi, là surtout, se trouvent nos Aînés qui nous ont devancés, âmes libérées, Egos pionniers qui, animés d'un ardent désir de solidarité, aident sans cesse leurs frères moins avancés, gravissant lentement l'échelle d'évolution et ayant souvent besoin de la main secourable de ceux qui, avant eux, ont gravi le même sentier.

Et enfin, comme couronnement suprême de cette famille divine qui nous entoure, il y a le Père par excellence dont la Vie, toujours consciente, est à ce point « responsive » sur tous les points de son royaume, qu'à son insu « ne tombe pas un passereau à terre » (*Math.*, X, 29) et en qui « nous avons la vie, le mouvement et l'être » (*Actes*, XVII, 28).

De même que dans l'organisme humain, il existe une incessante correspondance entre les nerfs sensitifs et les centres cérébraux, de même dans l'Univers qui est le corps immense de Dieu, toute vibration frappe la « Conscience divine » — incommensurable table d'harmonie — où trouvent un écho nos cris, nos sanglots et nos plus faibles soupirs eux-mêmes. Rien de trop minime pour affecter cette Conscience délicate et partout présente, rien d'assez grand pour dépasser l'amplitude de ses perceptions. Cela nous étonne, à coup sûr. Nous sommes si peu compréhensifs, que l'idée même d'une Conscience universelle nous stupéfie, nous laisse confondus... non moins que ne le serait un pauvre moucheron appelé à jauger le cerveau

d'un Pythagore ou d'un Platon. — Qu'importe après tout, puisqu'il en est aussi dans la réalité?

Eh bien, c'est dans ces conditions que peuvent être entendues et exaucées les prières des trois catégories que nous avons énumérées plus haut. Il se peut très bien qu'un homme de foi, de foi quelque peu naïve, mais touchante, qui demande à Dieu le pain quotidien, comme un enfant le demande à son père, obtienne l'objet de sa requête. Un exemple typique d'un exaucement de cette nature ne nous est-il pas fourni par l'histoire absolument authentique de Georges Muller de Bristol qui, avant d'avoir acquis sa réputation de philanthrope célèbre, commença, sans amis, ni sans argent, la série de ses œuvres charitables, en demandant à Dieu de lui faire trouver la nourriture quotidienne nécessaire à quelques orphelins qu'il avait hospitalisés et qui, *toujours*, recevait la somme indispensable, dans les moments d'urgente nécessité.

Que se passait-il donc en pareille occurrence? « Il arrivait ceci, dit M^{me} Annie Besant dont nous résumons ici quelques pages, que la prière de Muller procréait une forme-pensée à laquelle il donnait force et vie par l'intensité de son ardent désir; puis que cette entité chaude et vibrante n'ayant qu'un objectif: « il faut du pain » flottait dans l'invisible... où elle finissait par trouver tel homme charitable qui, tout disposé à faire du bien, attirait à lui, magnétiquement, cette forme-pensée, se l'assimilait en son cerveau, où naissaient par homologie des pensées adéquates: (*Muller... orphelinat... besoins*) et qui, sous l'impulsion de ces vibrations harmoniques et convergentes, signait un chèque et le jetait à la poste. »

S'agit-il, maintenant, des prières de la deuxième catégorie demandant l'aide d'un secours spirituel, en des circonstances où se présentent des difficultés morales ou intellectuelles? Eh bien, ces prières agissent directement, réagissent sur la personne qui prie et peuvent attirer l'attention d'une Intelligence qui communique à la conscience cérébrale, la lumière et les encouragements demandés. — « Et étant arrivé à la Montagne des Oliviers, Jésus s'éloigna de ses disciples et s'étant mis à genoux, il priait, disant: « Mon père, si tu voulais éloigner cette coupe de moi! Toutefois que ta volonté se fasse et non la mienne... et un ange venant du ciel lui apparut pour le fortifier. » (Luc, XXII, 39 à 43.) C'est ici que la loi des vibrations sympathiques s'affirme dans toute son efficacité. Comment s'étonner de ce que, dans la prière, comme partout ailleurs, les énergies divines fassent alliance avec les énergies humaines cherchant à s'associer à l'œuvre de Celui qui ne demande qu'à être entendu?

Nous arrivons, enfin, aux prières de la troisième catégorie, nous trouvons qu'elles perdent leur caractère de supplication. Il n'y a plus, ici, que méditation ou adoration. Méditer, c'est fixer sa pensée sur Dieu et s'y mainte-

nir avec calme. L'esprit s'élève alors jusqu'à la contemplation de l'Être ineffable et reproduit en lui-même, comme dans un miroir, son Image divine. « La méditation, dit Platon, consiste à diriger avec ardeur l'âme vers le Divin, non pour solliciter aucun bien, mais par amour du Bien suprême. »

Quand on envisage ainsi la prière, l'on voit qu'elle est inséparable de toute croyance religieuse et l'on comprend pourquoi toutes les personnes qui cherchent à connaître la vie supérieure en recommandant la pratique avec tant d'insistance. « Les prières, dit Jamblique, le gnostique célèbre, établissent l'indissoluble communion hiératique avec les dieux. Leur fréquence nourrit notre esprit et fait plus large la réception que leur fait notre âme, jusqu'à ce que nous emportant aux régions les plus hautes, elles fassent, pour ainsi dire, de ceux qui ont recours à elles les « familiers des dieux ». C'est là l'état *filial*, par lequel la volonté du fils s'identifie avec celle du Père. « Voici, je viens accomplir ta volonté, ô Dieu ! Ta loi est dans mon cœur. » (*Psaumes* XL, 8, 9.)

« Dans la froide atmosphère de votre terre réfractaire à la vie de l'esprit, lisons-nous dans l'un des « Enseignements spiritualistes » reçus par Stainton Moses, vous ne pouvez imaginer combien la prière fréquente maintient la chaîne magnétique qui vous lie à vos Guides invisibles. La prière inarticulée semble n'avoir pas été entendue, mais que de bénédictions elle apporte à l'âme qui a poussé son cri d'appel ! Son œuvre, elle l'a faite ; elle a attiré un ami invisible et le cœur ulcéré ou défaillant se sent réconforté par une angélique sympathie. »

Mais que l'on sache bien que la vie de prière n'est pas une vie de dévotion morbide et malsaine où d'éternelles pétitions sont chuchotées à l'oreille d'un Dieu que l'on croit toujours disposé à répondre aux plus extravagantes requêtes au détriment même d'inaltérables lois... Non, la vraie prière est le cri spontané du cœur vers les régions invisibles et les Frères qui nous y ont devancés, c'est l'élan de tout notre être vers le Père, avec lequel notre Dieu intérieur, notre Atma peut échanger de « muets dialogues », en vertu de la communion qui, par suite d'une sorte de transfiguration de notre organisme spirituel, nous rapproche de ce Père céleste dont les puissants effluves s'épanchant sur nous en trombe d'amour et de bénédiction nous enveloppent et nous soulèvent jusqu'au ciel.

(A suivre.)

ED. GRIMARD

Autour des Médiums

La médiumnité est une fleur délicate qui a besoin pour s'épanouir de précautions attentives et de soins assidus. Il lui faut la méthode, la patience, les hautes aspirations, les sentiments élevés. Il lui faut surtout la tendre sollicitude de l'Esprit-guide qui l'entoure de son amour, de ses fluides vivifiants.

C'est ainsi que s'exprime Léon Denis, dans son nouveau volume qui vient de paraître, intitulé *Dans l'Invisible*.

Et plus loin il ajoute : « Tant que les médiums ne se seront pas pénétrés de l'importance de leur rôle et de l'étendue de leurs devoirs, il y aura, dans l'exercice de leurs facultés, une source d'abus et de maux. »

Or, nous tenons pour certain qu'un mauvais médium ne s'amendera jamais et qu'il ne changera pas sa manière d'être. S'il est devenu une source d'abus et de maux, il eût mieux valu ne pas développer sa médiumnité. Le blâme tout entier doit remonter à ceux qui ont aidé le médium à se former. Le spiritisme est la science suprême, celle qui vient en dernier, et qui dépassera, en portée et en importance, toutes les sciences anciennes.

Les adeptes de la science spirite sont ceux qui ont compris les lois des communications entre ce monde et le monde des Esprits, des Espaces Infinitis, et des Sphères Éternelles. Ayant compris ces lois, ils savent bien que les êtres peu évolués ne peuvent entrer en rapport avec les Esprits éclairés. Aussi se gardent-ils bien d'instruire ou d'aider à développer des personnes sans en avoir référé aux bons Guides. Ceux-ci voient la nature de l'âme humaine et les pensées les plus cachées. Si les êtres en question n'offrent pas les conditions nécessaires, les Esprits ne nous autorisent pas à les instruire. De la sorte, on évite bien des déboires.

Parmi les vivants, il peut se trouver environ un sixième qui possède des facultés latentes susceptibles de se développer. Mais il ne s'ensuit pas que tous devront être instruits, loin de là.

Très peu d'êtres réunissent en eux la pureté, le désintéressement ou l'abnégation nécessaires qui justifieront leur initiation. Plus l'intelligence, le savoir, la moralité seront développés en eux, plus ils deviendront aptes à servir d'intermédiaires aux Grandes Ames de l'espace.

Les êtres jeunes et purs devront donc être choisis de préférence pour former des médiums, si toutefois les bons Esprits en jugent ainsi.

Il faut des médiums, ils sont indispensables à l'instruction des nouveaux chercheurs. La médiumnité est donc une nécessité, mais il est préférable de ne former qu'un bon médium sincère plutôt que d'en tolérer dix médiocres

ou mauvais. Les médiums qui se sont développés seuls sans conseils sont sujets à caution, et aussi ceux qui sont intéressés. Leur influence peut être néfaste, leurs communications sont d'une provenance douteuse, l'absence de sentiments élevés ne peut qu'attirer des Esprits inférieurs et leur ignorance des conditions à observer causera la perte de leur médiumnité, sinon leur obsession finale.

Et il est fréquent d'entendre dire d'un médium qu'il est obsédé. C'est pour cela que ceux qui développent les médiums trop facilement ont grand tort. Combien de petits médiums recherchent dans l'application de leurs facultés des satisfactions d'amour-propre ou d'intérêt ! Les dons psychiques utilisés pour des intérêts médiocres personnels et vains se retournent contre leurs possesseurs en attirant à eux, au lieu des génies tutélaires, les âmes malfaisantes de l'au-delà.

La médiumnité, une fois développée, devient une source de pouvoir *magnétique* des plus dangereuses. Personne ne devrait essayer de développer ou de se servir de la médiumnité magnétique avant d'avoir compris tous les périls de la chose ; périls provenant surtout de l'autre monde.

Permettre à des profanes et à des ignorants de faire des expériences magnétiques ou de faire des expériences avec le magnétisme des autres équivaldrait à abandonner au public un laboratoire de chimie contenant des fioles ou des bocaux remplis des poisons les plus subtils. Cependant l'étude de cette science est nécessaire à l'heure actuelle, et tout en reconnaissant que chacun a le droit de scruter ces problèmes, on ne saurait trop prémunir contre la nature dangereuse les éléments qui la constituent à mesure que l'on avance dans l'examen de ces forces invisibles. De tous temps ceci a été vrai, et si un certain nombre de personnes ont pu et peuvent exercer leur médiumnité en sécurité, c'est parce que leurs dispositions spéciales ne permettaient pas qu'un rapport s'établît entre elles et la zone dangereuse. Parfois, un médium aura commencé à se développer sous la direction d'un Esprit bon mais peu éclairé, et sera ensuite accaparé par des Esprits inférieurs et malfaisants. Sa médiumnité sera viciée et il en deviendra la victime.

D'autre part on ne saurait trop signaler les inconvénients que présentent les magnétisations inconsidérées. Magnétisme des Esprits, magnétisme des hommes, leurs sujets sont les mêmes, les médiums ou sensitifs. La transe produite par des passes magnétiques est aussi pernicieuse à l'âme que l'usage habituel des narcotiques sur le corps.

Ces passes facilitent l'approche des influences délétères toujours à l'affût d'une bonne occasion de mal faire. Sans être de vrais médiums les sujets subissent des impressions aussi désastreuses pour leur esprit que pour leur santé. Ils deviennent ainsi des instruments inconscients, susceptibles

d'accomplir les pires actes, sous l'impulsion des forces qui les manient.

Les esprits sages ne sont pas d'avis que l'on se serve des forces magnétiques pour provoquer la transe. Il faut lui laisser son caractère spontané et spirituel en dehors de toute immixtion humaine qui lui enlèverait ses pouvoirs bienfaisants.

Toute personne qui est, ou qui veut devenir médium, par dévouement pour l'humanité, doit être prémunie contre tous ces écueils et mise en garde contre les invasions de toute nature, qui la menacent venant de l'au-delà. Dès le début, ce qu'il importe avant tout c'est de lui assurer la protection de bons Esprits.

ISMALA.



Nous avons publié en mars une poésie en prose de M^{me} Néva, intitulée « Je chante ».

Nous sommes heureux d'insérer à nouveau dans ce numéro un second poème du même auteur, qui a déjà publié à la « Librairie Spirite », *Mes Pensées*, beau volume de 250 pages, dont il a été parlé dans la *Revue* de décembre.

LES PIGEONS DE SAINT-MARC

J'arrive d'Italie, et malgré le froid et le temps gris, j'y ai vécu dans une idéale griserie.

J'ai vu Venise, « l'Unique » à la divine musique, dont mon âme a été bercée, en visitant ses Églises, ses Musées.

Que de trésors, que de merveilles ! Que de grands noms de maîtres disparus ont bourdonné à mes oreilles !

Je me sentais grandir et perdre pied devant toutes ces splendeurs et toutes ces beautés.

Que d'efforts rassemblés ! Que de travail, que de patience, que de pensées profondes tous ces artistes y ont laissés ! Que de grandeur, que de majesté dans tous ces chefs-d'œuvre parfaits !

Oh ! les belles mosaïques, les marbres magnifiques, les vieux bronzes finement fouillés ; vieux ors en quantité !

Je me sentais entourée d'une ambiance sacrée. Sans doute toutes ces âmes, vers les hautes sphères emportées, autour de moi planaient.

J'ai frissonné dans ce palais des Doges, me reportant aux temps anciens, où, à côté du génie, vivait aussi la souffrance.

La salle du Conseil des Dix a jeté un froid sur mon cœur : de combien de sentences de mort ces murs ont perçu l'écho ?

J'ai visité les anciennes prisons, j'ai vu l'étroite fenêtre de la cellule où séjourna Silvio Pellico.

J'ai passé sous le Pont des Soupîrs, d'où l'on jetait les corps des prisonniers exécutés.

En gondole, je me suis promenée ; longeant le grand canal j'ai admiré, baignant dans l'eau, tous les Palais.

Avec leurs colonnades et leur architecture variée, leurs perrons de pierres par les vagues baignées.

J'ai marché longtemps dans les ruelles étroites, dallées, m'amusant des petits ponts que l'on traverse à tout instant.

J'ai trouvé pittoresque le cri guttural des gondoliers, au détour des étroits canaux, pour prévenir les rencontres.

Je fus aussi le soir au théâtre Fenicé et j'ai beaucoup admiré la salle riche et finement décorée.

Mais, comme Vénus au firmament, Saint-Marc a laissé, dans mon âme et mes yeux, un éblouissement.

Et devant ses portiques sublimes, où sous les rayons d'un soleil d'hiver, les personnages de ses belles mosaïques s'animent. Tout un petit peuple ailé s'ébat et voltige en liberté ; poésie charmante qu'on ne peut oublier.

Ce sont les pigeons de la Piazza di San Marco.

Les jolies petites bestioles au collier émeraude, satiné, bien lisse, sont grasses et bien repues ; elles comptent les angélus. Elles font fête aux visiteurs ; les corniches des balcons de la Piazza sont leur demeure.

Vous achetez à des marchands ambulants de fins cornets de maïs et vous les avez à peine en mains que les pigeons voltigent sur vous en essaim.

Vous disparaîsez sous leur vol épais, leurs ailes vous caressent, ils sont gourmands et pleins d'allégresse.

De leur bec adroit, ils déchiquètent le cornet fermé et les grains, un à un, font tomber.

Aperçoivent-ils des enfants ayant entre leurs menottes des friandises, petits pains ou brioches ?

Leurs yeux fûtés les ont vite aperçus, et ils volent pour se précipiter au plus vite dessus.

Comme une enfant, moi-même, bien des fois, je me suis arrêtée à les regarder, charmée.

Les pigeons de Saint-Marc ont toujours table mise, l'Adriatique leur sert de miroir, ils sont jolis à voir.

Leur robe est bien lustrée, leurs pattes sont rosées, et le soir ils vont pour la nuit se reposer

Sous les voûtes dorées de la Basilique antique de leur Patron Vénéré.

M. P. NÉVA.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (*suite*).

XXVI

La Prière (*suite*).

...L'homme a toujours prié: l'homme priera toujours. Comment l'homme doit-il prier ?

On connaît les objections qui ont été faites de tout temps contre la prière: elles ont été résumées par Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique*: « Si « la prière est d'accord avec les volontés immuables de Dieu, il est inutile de lui demander ce qu'il a résolu de faire. Si on le prie de faire le « contraire de ce qu'il a résolu, c'est le prier d'être faible, léger, inconsistent: c'est croire qu'il soit tel, c'est se moquer de lui. Ou vous lui « demandez une chose juste, dans ce cas il la doit et elle se fera sans « qu'on l'en prie ; ou la chose est injuste, et alors on l'outrage. Vous « êtes digne ou indigne de la grâce que vous implorez: si digne, Dieu le « sait mieux que vous ; si indigne, vous commettez un crime de plus en « demandant ce que vous ne méritez pas. »

Ces raisonnements qui ont été repris maintes fois sous différentes formes, paraissent absolument justes. Du reste, si on considère la question au point de vue philosophique, on peut se demander quelle requête nous pourrions présenter à Dieu.

Si on reconnaît un Être suprême, créateur et conservateur de toutes choses, Infini dans toutes les perfections que nous pouvons imaginer, il faut nécessairement admettre, d'abord qu'il connaît toutes nos pensées sans que nous ayons besoin de les exprimer, et puis que sa bonté et sa toute-puissance ont dû nous donner toutes les facilités nécessaires pour progresser par nous-mêmes, et pour nous élever, par notre intelligence et notre libre arbitre, vers le but pour lequel nous avons été créés. Il est dif-

(1) Voir les n^{os} de la *Revue*, 1905-1906, janvier et février 1907.

facile de croire qu'à chaque instant de la vie, et pour tous les humains, Dieu distribue à chacun, suivant ses demandes, une certaine quantité de courage, de force et de volonté, pour mener à bien ses petites affaires. Notre raison nous amène au contraire à penser que Dieu a établi de tout temps et pour tous les Univers, des lois physiques, physiologiques et morales auxquelles rien ne peut être changé: et c'est puéril que d'imaginer qu'il s'occupe de nous comme un père de ses enfants, et qu'il cédera à nos sollicitations et à nos prières frivoles ou imprévoyantes pour nous accorder des faveurs que nous n'aurions pas méritées. « Ce Dieu, dit Jules Simon — dans « son magnifique ouvrage *Le Devoir et la Religion naturelle* — ne serait « qu'un ouvrier imparfait dont l'œuvre aurait besoin à chaque instant « d'être réparée, et qui nécessairement la réparerait mal, s'il écoutait toutes nos prières intéressées et contradictoires. »

Du reste l'idée que nous nous faisons, en général, de la prière, est tellement fausse, que nous en arrivons à adresser à Dieu des demandes qui révoltent notre raison quand nous les examinons froidement.

La prière que le bandit italien adresse à la Madone pour qu'elle favorise ses entreprises criminelles, cette prière nous paraît odieuse; et nous remplit d'indignation. Et cependant, nous n'hésitons pas, — comme les Juifs du temps de Salomon — à demander à Dieu le succès de nos armes, et quand nous avons remporté des victoires sanglantes, nous nous réunissons pour chanter des *Te Deum* et pour remercier le Dieu des armées de nous avoir aidés dans nos massacres.



Tous les chrétiens, — à quelque confession qu'ils appartiennent, — récitent la prière dominicale, le *Pater* qui se trouve, avec quelques variantes, dans les évangiles de saint Luc et de saint Matthieu, et qui est attribué au Christ.

On a beaucoup discuté pour ou contre l'authenticité de cette prière. Je n'entrerai pas dans ces discussions: mais il est certain que la première partie de l'Oraison représente des idées qui ont dû être émises par le Christ.

« Notre Père qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre « règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le Ciel », ce sont là des paroles d'adoration et d'humilité adressées à l'Être suprême qui sont conformes aux enseignements généraux du Messie.

Le reste de la Prière prête trop à la critique pour avoir été donné par un Esprit aussi élevé. Après avoir demandé à Dieu de nous donner le pain quotidien que nous devons gagner par notre travail (1), nous arrivons à lui

(1) Certains théologiens disent que sous ce nom de pain quotidien, on doit entendre le pain eucharistique: mais on leur a objecté avec raison que, lorsque le Christ enseigna cette prière à ses apôtres, il n'avait pas encore institué l'Eucharistie.

demandeur une chose monstrueuse : « de ne pas nous induire en tentation ; *et ne nos inducas in tentationem.* » Il est inutile d'insister sur l'inconscience absolue dont nous faisons preuve en priant l'Être suprême de ne pas nous tenter.

..

Que pourrions-nous donc demander à Dieu ?

Lui demanderons-nous la fortune, les honneurs, la réussite dans nos entreprises terrestres ?

De pareilles demandes sont puérides et indignes d'un esprit quelque peu avancé. Ce n'est que par notre travail, notre sagesse, notre persévérance et notre volonté, que nous pourrions acquérir ces avantages auxquels nous attachons tant de prix, sans nous douter qu'ils peuvent devenir bien dangereux entre nos mains si, quand nous les possédons, nous ne savons pas les employer pour le Bien.

Lui demanderons-nous le courage pour accomplir notre tâche dans la vie, la patience et la résignation pour supporter nos épreuves ?

Mais toutes ces forces morales, nous avons dû les acquérir dans nos existences passées au prix de rudes expériences et de nombreuses souffrances qui nous ont indiqué où était le *Devoir*, où était la *Loi*.

Aujourd'hui, nous avons à développer ces germes du Bien qui dorment au fond de notre conscience, et c'est par la Volonté et la Liberté qui nous ont été données que nous pouvons hâter ce développement. C'est dans ce but, il ne faut pas l'oublier, que nous sommes sur cette terre, et Dieu n'a pas à nous aider dans le labeur que nous nous sommes tracé pour nous élever vers lui.

L'Être omnipotent, omniscient dans lequel suivant l'apôtre « nous vivons et nous nous mouvons » (*Actes*, XVII, § 28), cet Être incognoscible doit évidemment connaître tous nos désirs, toutes nos aspirations, et c'est lui faire en quelque sorte injure, — si on peut imaginer que nous puissions faire injure à l'Être infini, — que de le considérer comme un homme puissant devant lequel on vient s'incliner en courtisan pour obtenir ses faveurs.

Nous n'avons rien à demander à Dieu : et si nous considérons le mot prière comme synonyme de demande, nous n'avons pas de prières à lui adresser. Nous n'avons qu'à nous incliner profondément devant son incompréhensible existence qui, quoi qu'en puissent dire certains philosophes, est gravée en caractères ineffaçables au plus profond de tous les cœurs ; et notre culte envers lui doit se borner à des élans de reconnaissance, d'adoration et d'amour.

Si nous sommes spiritualistes, si nous croyons à notre ascension vers un progrès infini, nous devons le remercier de nous avoir créés, et de nous avoir

ainsi donné la possibilité de nous élever sans cesse, en développant, par notre seule volonté, les qualités intellectuelles et morales dont le germe se trouve dans chacun de nous.



Nous ne devons donc qu'adorer et remercier Dieu.

Sans doute, la *Prière de remerciements* paraîtra tout d'abord bien difficile et bien incompréhensible à ceux qui peinent et qui souffrent, et qui, ignorants de la Loi, ne peuvent pas comprendre la cause de leurs souffrances. — Pourquoi remercier Dieu? — A ceux-là, il faudra faire connaître la Loi : et lorsqu'ils sauront qu'ils sont seuls les artisans de leurs souffrances, ils s'inclineront résignés ; et, ayant compris, ils remercieront.

Quant à la *Prière d'adoration*, à cette prière qui consiste à tout oublier pour s'identifier avec la source de toutes choses, à se détacher de tout sentiment terrestre pour s'élever vers le créateur, cette prière n'est guère dans nos moyens. Ces élans mystiques, ces aspirations vers le Divin, ne sont possibles qu'à des âmes hautement évoluées : et même ces natures d'élite ne s'abandonnent pas longtemps à ces élans qui emportent l'âme dans des régions extra-terrestres. Elles savent qu'elles ne sont pas sur cette terre pour vivre dans la contemplation, mais pour travailler et se rendre utiles : et elles savent aussi combien ces pratiques sont dangereuses pour certaines âmes qui, s'abandonnant à la volonté de Dieu dans une sorte de fatalisme extatique, perdent toute force et toute énergie, et voient s'anéantir toute volonté.

C'est le spectacle que nous offrent les fakirs de l'Inde et les musulmans qui ne comprennent pas la religion du Prophète : c'est le spectacle que nous ont offert différents saints catholiques et, à la fin du xvii^e siècle, les disciples de Molinos et de M^{me} Guyon.

Bossuet combattit avec toute son éloquence ces doctrines énervantes qui consistaient à s'anéantir en Dieu sans s'occuper des affaires terrestres, et sans même se préoccuper des fautes les plus graves que l'on pouvait commettre, l'âme absorbée dans le Divin n'ayant pas à souffrir de ce que pouvait faire le corps. « Quand on est le plus justement tenté, dit Molinos, il faut laisser agir le démon, et demeurer tranquillement dans son néant. Quand même on tomberait dans les impuretés, l'âme n'en deviendrait que plus forte et plus belle. Dieu sait conduire l'homme au ciel non par ses vertus seulement, mais aussi par ses péchés (1). »

On pouvait aller loin, et on alla loin avec de pareilles théories, qui ouvraient une porte à tous les appétits sensuels. Le quiétisme fit beaucoup

(1) Doctrine de Molinos exposée par Schœll dans son *Histoire des États européens*.

de mal : puis il s'éteignit peu à peu; et ces élans mystiques vers l'époux céleste ne se rencontrent plus que dans les imaginations malades de certains ordres contemplatifs.



Comme je le disais plus haut, nous ne sommes pas sur cette terre pour nous abîmer dans une béate contemplation qui n'est en somme qu'un monstrueux égoïsme. Nous sommes ici pour travailler. « La loi du travail » règne dans tous les univers. Le travail, comme la vie est partout. Depuis « les Intelligences les plus élevées jusqu'aux créatures les plus infimes, » tout travaille, tout cherche à se perfectionner : c'est la Loi de Dieu. Le « travail physique, le travail intellectuel et le travail moral sont tous les « trois nécessaires à la progression de l'Esprit (1). »

Mais si nous ne devons pas passer notre vie dans des rêveries mystiques, absolument inutiles à nous et aux autres, nous pouvons toujours nous replier quelques instants sur nous-mêmes, méditer, et envoyer notre pensée vers notre Père, vers notre Créateur inconnu.

Au milieu des amertumes et des douleurs de la vie, cet élan tout désintéressé vers l'Invisible amène toujours un soulagement, un réconfort à celui qui souffre. Quelque chose d'indéfinissable, un souffle, un fluide descend sur le croyant, l'enveloppe, le fortifie et relève son courage.

Tous ceux qui ont adressé à Dieu des prières dégagées de toute considération humaine, tous ceux qui ont pu élever leur âme, ne fût-ce qu'un instant, vers l'Être infini, tous ceux-là ont éprouvé ces sensations extra-terrestres qui mettent l'homme en communication avec la *Conscience universelle*, présente partout, et qui doit être affectée par toutes les pensées qui émanent des univers.

Enfin si nous croyons à la Loi du Devenir établie par le Bien absolu ; si nous croyons que cette Loi de l'évolution continue doit amener toutes les créatures à progresser ; si nous croyons que des Intelligences élevées sont venues sur la terre à différentes époques pour indiquer aux humains la voie du progrès, nous n'avons qu'à suivre les enseignements qu'ils nous ont laissés ; et ces enseignements se résument dans l'adoration du Créateur, dans la Prière, et dans l'amour de nos frères. C'est par l'observation constante de ces préceptes, c'est par l'accomplissement de tous nos devoirs envers nous-mêmes et envers les autres, c'est en cherchant toujours le Bien que nous rendrons à Dieu le seul culte qui lui est dû.

Dans l'ouvrage déjà cité *La Religion naturelle*, Jules Simon se demande comment on doit adorer Dieu, et il répond :

(1) *Le Problème de l'au-delà. Conseils des Invisibles.* — Prix : 1 fr. 50.

« On adore Dieu en accomplissant son devoir. Faire le bien, c'est-à-dire : aimer, travailler, se dévouer, c'est prier. Etre un citoyen utile en ce monde, c'est servir Dieu. Telle est la religion naturelle, tel est le culte naturel. Toute cette doctrine est simple et sans mystère. Un Dieu tout-puissant et immuable qui a créé le monde, et qui le gouverne par des lois générales : une vie à venir qui remplira toutes les promesses de celle-ci, et en réparera toutes les injustices, voilà le dogme. Un cœur rempli de Dieu et de l'amour de l'humanité ; une volonté ferme d'accomplir son devoir et de servir les vues de la Providence en faisant le Bien, voilà la prière, voilà le précepte. »

Cette magnifique page du philosophe nous indique tous les devoirs que nous avons à remplir, et c'est dans leur accomplissement que se bornent les rapports que notre faible raison peut se représenter pouvant exister entre l'infinie perfection et notre pauvre nature si imparfaite.

∴

Peut-on dire que Dieu a besoin de nos actes d'adoration, qu'il est satisfait quand nous prions, et qu'il est mécontent quand notre conduite est mauvaise ?

Si nous attribuons à Dieu des sentiments purement humains, nous tombons dans l'anthropomorphisme et nous en arrivons au Dieu vindicatif et cruel de la Bible, sans pitié pour ses ennemis et les ennemis de son peuple, ou au Dieu encore plus incompréhensible de Luther et de Calvin qui damne ou qui sauve les hommes suivant son bon plaisir.

Telle ne doit pas être aujourd'hui notre conception de l'Être suprême. C'est parler pour ne rien dire que de lui attribuer nos petites vertus ou nos petits défauts, et le considérer comme pouvant avoir les sentiments comparables aux nôtres. La pitié divine, la miséricorde divine, la colère divine sont des mots qui n'ont aucune valeur.

∴

Les plus grands penseurs de tous les temps, depuis Socrate et Platon, ont cherché à démontrer l'existence de Dieu ; et pour démontrer cette existence, ils se sont successivement appuyés sur des preuves physiques, morales, métaphysiques, ontologiques et téléologiques.

Le génie humain nous a laissé sur cette question des travaux considérables. Mais ces travaux, par suite même de leur profondeur, n'ont pu être lus et compris que par une infime minorité. D'autre part, le criticisme moderne est venu les combattre : et en somme, de tous ces raisonnements

subtils, de toutes ces controverses arides qui ne pouvaient reposer sur aucune base sérieuse, il n'est rien resté dans l'esprit des hommes ; et il ne pouvait rien y rester. On ne peut ni prouver ni expliquer Dieu. Vouloir définir et comprendre l'Infini est la plus grande erreur de notre orgueil. — L'Infini, dit Krishna dans la *Baghavatgîta*, peut seul comprendre l'Infini : Dieu seul peut comprendre Dieu. — J'ai l'idée de Dieu, a dit Descartes et après lui Malebranche : donc il existe, car lui seul a pu mettre en moi cette idée. — Enfin Proudhon reconnaît que Dieu nous est attesté par la conscience, antérieurement à toute induction de l'Esprit : « il est vraiment l'Être incompréhensible, ineffable et pourtant nécessaire. »



Ne cherchons pas plus loin : écoutons l'attestation de notre conscience. Adorons Dieu suivant nos moyens, et suivant les règles que nous devons supposer établies par lui et qui nous ont été révélées par les grands Instruteurs. Ceux-ci n'ont jamais cherché à démontrer l'existence de Dieu : ils s'annoncent simplement comme les envoyés de l'Être suprême *incontesté et incontestable*, venant nous révéler les lois qui doivent régir l'ordre moral, lois aussi inéluctables que celles qui régissent l'ordre physique. Et de même que l'intervention du Créateur ne nous paraît pas nécessaire pour maintenir l'harmonie dans le tourbillon des sphères, de même cette intervention doit nous paraître inutile pour que l'humanité arrive, par ses seuls efforts, à faire régner l'harmonie dans l'ordre moral.

Bornons-nous donc à adresser à l'Éternel Infini des témoignages d'adoration, de remerciement et d'amour ; mais ne lui demandons rien : nous n'avons rien à lui demander.

Mais si Dieu n'a pas besoin des prières de l'homme, l'homme a besoin de prier.

(A suivre.)

SENEX

ÉGLISE SPIRITE

L'Amérique n'est pas seulement la patrie d'origine des manifestations spirituelles, la terre des médiums professionnels innombrables, où les séances de matérialisations, vraies ou fausses, — fausses, surtout — atteignent des proportions invraisemblables ; c'est aussi le pays où le Spiritisme a pris le plus complètement, en vertu des idées spéciales et des mœurs, la

forme d'une véritable religion, ayant ses temples, son culte et ses ministres.

Le *Progressive Thinker*, journal spirite de Chicago, nous entretient, dans son numéro de janvier, de l'essor pris par l'Église fondée à Rochester, N. J. par le révérend Austin. On sait que Rochester, où se rendirent en premier lieu les sœurs Fox, est à proprement parler le véritable berceau du Spiritisme. Les spirites américains qualifient même communément cette ville de « la Mecque spirituelle ». Il était donc naturel que ce fût là que l'une des plus importantes églises spirites, sinon la plus importante, fût fondée. Elle porte la dénomination d'Église spirituelle de Plymouth, et a été ouverte aux services réguliers en octobre dernier. C'est un très bel édifice, qui avait coûté 45.000 dollars (225.000 francs) il y a trente-cinq ans, lors de sa construction, et qui est évalué aujourd'hui à 80.000 dollars (soit 400.000 francs), à cause de l'augmentation de valeur des terrains. Chose bizarre, et qui ne s'est jamais vue dans nos pays catholiques, les propriétaires orthodoxes de l'édifice avaient fait de mauvaises affaires, et les Spirites purent se rendre acquéreurs de l'immeuble au prix réduit de 15.000 dollars (75.000 francs). C'est, on le voit, un excellent placement.

Le révérend Dr Austin, son pasteur, est un conférencier spirite très connu, et dont les sermons sont, paraît-il, fort bien faits. Les offices, qui sans doute sont analogues à ceux des diverses églises protestantes, sont accompagnés par le son d'un excellent orgue, tenu par une bonne musicienne ; et les chœurs, avec solistes, s'il vous plaît, sont sous la direction d'un maître expérimenté. Il y a une quête pendant la musique. Des médiums prêtent leur concours à la cérémonie, et adressent à l'assemblée des discours inspirés. Puis, l'on chante des hymnes spirituelles et l'assistance se sépare, fort édifiée.

Voilà pour les Églises de notre pays, menacées de désaffectation, une destination tout indiquée, mais il est à souhaiter que nous ne tombions pas d'un mal dans un autre. Ce qui est tout naturel en Amérique n'a aucune chance de le devenir chez nous, étant donné l'esprit français.

Cette Église, dite de Plymouth, n'est pas la seule, d'ailleurs, actuellement existante aux États-Unis. Il s'en trouve encore, à notre connaissance, à Brooklyn (New-York) où officie la révérende May S. Pepper ; à Boston (révérend S. A. Wiggin), à Chicago (révérende Cora S. V. Richmond). Cette dernière prononce de fort longs sermons, reproduits régulièrement par le *Light of Truth*, journal spiritualiste de cette ville. Tout cela n'étonne personne. Heureux pays, où la Liberté existe dans les mœurs et non sur les lèvres, et où l'on ne pourrait trouver des énergumènes, qui, après avoir réclamé bruyamment la liberté pour eux et leurs pratiques, s'empressent d'aller « chahuter », suivant leur expression, la boutique du concurrent.

ARBEG

AU DELA DES TOMBEAUX

ESPRITS SOUFFRANTS

Pourquoi sont-ils souffrants?

Parce qu'ils ne savent pas, ils ne se rendent pas compte de leur état actuel.

Leur cerveau est à moitié engourdi, ils ne perçoivent ni le temps, ni le lieu où ils se trouvent, ni ce qui se passe autour d'eux. Ils n'ont, généralement, qu'une idée fixe qui annihile toute autre perception. C'est une souffrance ou un remords qui les tourmente depuis plus ou moins d'années. Cet état durera jusqu'au moment où une lueur d'intelligence viendra frapper leur cerveau engourdi.

Dès ce moment, ils comprendront mieux pourquoi ils souffrent et surtout la cause de leur peine. Mais cette lueur, qui réveille leur intelligence endormie, n'est pas toujours envoyée de la même façon. Des Esprits éclairés veillent sur tous ces morts, et ils sont gardés dans l'obscurité aussi longtemps qu'il le faut pour la sécurité des vivants.

S'imaginerait-on la sarabande qu'il y aurait, si tous les Esprits souffrants morts pouvaient, aussitôt enterrés, revenir se venger et tourmenter les gens de qui ils auraient eu à se plaindre. Mais alors toutes les maisons seraient hantées, toutes les familles en deuil seraient troublées, sauf bien entendu celles qui auraient perdu un être très bon et affectueux, car les bons meurent comme les méchants.

Le réveil des bons Esprits est très rapide et ils ont une liberté beaucoup plus grande.

Cela se conçoit, ils ne sont pas à craindre ; et, s'ils se rapprochent des vivants, c'est par affection, pour essayer de démontrer leur présence, leur survie ; ils sont peïnés de voir que leurs parents les pleurent, ils voudraient tant se communiquer à eux et les consoler. C'est pour ceux-ci que la doctrine spirite est une belle chose, en facilitant les communications entre ce monde et les morts ressuscités de l'autre.

Par ces temps d'inventions nouvelles, de télégraphie sans fil, on peut mieux comprendre le rôle du médium qui est le récepteur des pensées des Esprits de l'autre monde.

Il arrive parfois, dans les groupes spirites qui ont l'habitude de faire des séances, que l'on voit arriver des Esprits inconnus de tous, sans avoir été appelés le moins du monde.

C'est que les Esprits guides les ont amenés, c'est que l'heure de leur réveil a sonné, il faut donc les accueillir et les instruire.

Il y a trois choses à observer dans ces cas : les questionner afin de connaître leur identité et le sujet de leur peine, leur faire comprendre qu'ils sont morts, qu'ils ne possèdent plus leur corps matériel, et qu'ils habiteront désormais d'autres sphères. Ensuite il s'agit de faire pénétrer le remords dans leur âme, et leur donner le désir de réparer ce qu'ils ont fait de mal. S'ils ont le désir de s'élever et d'expier, aussitôt ils aperçoivent une lueur, ou un Esprit ami qui vient les chercher pour les conduire sur la route qu'ils devront suivre désormais, vers le salut, vers la lumière. (Ces Esprits souffrants sont presque toujours dans la solitude et les ténèbres.)

J'en ai déjà instruit un certain nombre qui m'ont été amenés dans ce but. Pourquoi ? dira-t-on, se mêler de ce qui se passe dans l'au-delà ? J'ai posé cette question aux Esprits guides, ils ont répondu ceci : « Dans l'espace les Esprits chargés de réveiller les morts, y mettent beaucoup plus de temps, leurs moyens n'étant pas les mêmes que sur terre. » En instruisant les Esprits souffrants, nous faisons donc preuve de solidarité universelle, et devons être très heureux de pouvoir être utiles à quelques âmes.

Dans les groupes réguliers, on instruit journallement ces âmes ignorantes. Chez M^{me} P... à Paris, on s'occupe depuis de longues années des Esprits souffrants, des milliers et des milliers d'âmes y ont été conduites pour être éclairées.

Ayant moi-même demandé à en recevoir chez moi je fus exaucée après un certain temps, et voici le récit d'un entretien qui eut lieu avec un être désincarné qui, pour la circonstance, fut réincarné dans un corps mortel, celui du médium. L'Esprit mort se trouvait donc pendant le moment de son instruction, posséder un corps vivant et matériel.

D. — Qui êtes-vous cher Esprit ?

R. — Je suis mort depuis vingt années ; oui, je le sais, je suis mort pour le monde, et, le sachant, je suis malheureux. Quand j'étais sur terre j'étais riche ; j'aimais beaucoup l'argent, je l'aimais trop ; j'étais un avare, j'étais d'une très grande avarice. Je ne songeais qu'à amasser, amasser sans cesse ; et, avant de mourir, j'ai caché mon trésor. Ma famille me croyait pauvre ! et ma famille, elle, est très pauvre.

D. — Dites où vous avez caché votre trésor, cela vous soulagera d'avouer ce que vous en avez fait ?

R. — Je ne puis pas le dire, cela m'est défendu. Il faut que je voie continuellement les pleurs de ma famille, que je les voie manquer de tout, manquer de pain. Il faut que je les voie souffrir, souffrir par ma faute. Eux doivent souffrir et je ne serai pardonné que s'ils découvrent mon trésor et je sais qu'ils ne le découvriront pas. Je n'aimais que moi-même sur terre, et je n'aime encore que moi-même.

D. — Mais vous savez que rien ne compte que ce qui est fait pour les autres, par conséquent vous devez aider les autres. Le savez-vous ?

R. — Oui, je le sais, mais, les plaintes de ma famille, je devrai les entendre pendant toute leur vie.

D. — Avez-vous prié ?

R. — Quand ! et pourquoi faire ?

D. — Comment ! pourquoi faire ? mais pour votre avancement, pour votre soulagement.

D. — Êtes-vous un homme ?

R. — Oui, je suis un homme et je suis mort en 1877, en France, et maintenant je voyage sans cesse, c'est-à-dire je suis errant, mais n'importe où je suis, j'entends les plaintes de ceux que j'ai déshérités par ma faute ! ainsi vous le voyez, moi, je n'ai rien fait pour les autres, rien, rien !

D. — Eh bien, vous voyez votre état et vous pouvez améliorer votre situation par le repentir et par la prière ; allons, faites une prière, voulez-vous ?

R. — J'ai encore un bien grand orgueil, mais pourtant je vous écouterai et je prierai.

D. — Dites avec moi : (Le médium répète à haute voix) « Mon Dieu, je vous en supplie, pardonnez-moi ce que j'ai pu faire de mal et envoyez-moi un peu de votre lumière Divine pour que je puisse réparer ce que j'ai mal fait. Pardonnez-moi comme je pardonne à ceux qui m'ont fait du mal. » Eh bien, maintenant ? ne voyez-vous personne auprès de vous ?

R. — Depuis quelque temps je voyais bien venir vers moi un Esprit. J'éprouvais pour lui une vive sympathie, sa vue me faisait du bien, mais je ne pouvais lui parler ! Oh s'il pouvait venir en ce moment, comme je serais heureux ! !

D. — Eh bien, demandez à Dieu de lui permettre de se montrer à vous...

R. — Est-ce possible ! oui je le vois ! Oh ! en ce moment, je ne suis pas comme d'habitude, je me sens plus léger, plus heureux ! C'est à vous que je dois cela, merci, je saurai vous retrouver, et je tâcherai, s'il est en mon pouvoir, de vous rendre service à mon tour. Comme je suis heureux de vous avoir trouvés, vous êtes des gens bien heureux de connaître toutes ces choses !

D. — Maintenant restez avec votre *Esprit*, c'est votre guide, j'en suis sûre ?

R. — Oui, c'est mon Guide, me dit-il. C'était mon Guide sur terre. Il était auprès de moi quand je suis mort, seulement je ne voulais pas le voir, car je ne pensais qu'à mon trésor et ne voulais dormir qu'auprès de lui.

D. — Bien, mais laissez votre trésor, n'y pensez plus.

R. — Vous avez raison, je vais m'éclairer maintenant. Je veux revenir dans une autre existence terrestre, et mieux faire. Mon Guide me dit que ce sera

une récompense pour moi. Il me fait signe de le suivre, alors je vais vous quitter. Ce sera mon compagnon de vie, à l'avenir. Mais ne craignez rien, vous m'avez aidé, je saurai vous retrouver, car vous m'avez rendu un bien grand service.

D. — Oui, mais avant de partir, remerciez Dieu.

R. — Oui, oui.

D. — Quel est votre nom ?

R. — Je m'appelle Lazerio, adieu.

On voit, d'après ce qui précède, qu'il y a, de l'autre côté, des âmes de toutes catégories, éclairées ou ignorantes, selon les cas, qui viennent pour nous instruire ou pour être instruites. Comme ces âmes sont invisibles pour nous mortels, nous devons, avant tout, nous assurer de leur identité afin de savoir qui nous parle.

Les Guides habituels des séances savent bien se faire reconnaître, et ne trahissent jamais la confiance que l'on doit mettre en eux. Prudence, donc, car il ne faut plus confondre les communications des Esprits guides avec celles des Esprits souffrants.

B. DE LAVERSAY.

Le Surnaturel Expérimental

(Suite).

Les droits de l'esprit sont imprescriptibles, et ne peuvent être longtemps méconnus. Nous finissons par comprendre, qu'en dernière analyse, cet univers sur lequel nous avons disserté avec une si belle assurance, ne peut être que la représentation de l'esprit qui le perçoit. Nous constatons alors que c'est par un pur artifice que nous l'avons détaché aussi de nos sensations, de nos images, en un mot de nos états internes. Désormais, c'est l'esprit lui-même qui va devenir le tout, l'unique nécessaire ; le monde à son tour ne sera plus qu'un fragment de la représentation. Par quel procédé mystérieux l'esprit a-t-il détaché de lui-même ce fragment ? Comment surtout lui a-t-il conféré ce singulier privilège d'apparaître extérieur et indépendant ? C'est là un épineux problème dont il faut chercher la solution. Il ne faut pas se laisser prendre à une métaphore, et dire que les états internes sont des copies fidèles dont les modèles sont en dehors de nous. Par hypothèse nul n'a jamais vu l'original : comment alors oser parler d'une comparaison, puisqu'il n'y a qu'un seul terme de posé : à savoir les états internes. En réalité, tout est plein d'âme, et l'esprit ne peut s'abdicuer au point de ne plus jamais se reconnaître dans les choses qui procèdent de lui.

Sans doute, les corps que nous voyons, que nous touchons sont des réalités. La représentation suppose toujours une chose représentable extérieure et un écran, le cerveau, sur lequel elle vient se projeter.

Le cerveau à lui seul est incapable de produire une représentation s'il n'y a pas d'abord une donnée objective : si son action était assez puissante pour embrasser l'univers dans sa totalité, le réel se confondrait avec notre représentation. Mais la psychologie, surtout celle de l'enfance, prouve que l'évolution de la représentation procède par étapes graduées. Nos images cérébrales ne sont donc qu'une partie de la réalité totale, et le rôle toujours actif du cerveau consiste à pénétrer et à approfondir de plus en plus cette donnée primitive. Rendre le cerveau passif, en lui concédant un rôle purement représentatif n'a aucun sens ; car cela prouverait que d'elle-même, et spontanément, la matière infinie dans sa constitution intime vient s'installer dans notre cerveau qui, par hypothèse, est une partie infinitésimale de cette matière. C'est par une longue suite d'expériences ancestrales et personnelles, c'est grâce à notre éducation, que le monde revêt pour nous la physionomie sous laquelle il nous apparaît.

Ce qu'il est important de remarquer, c'est que la connaissance que nous avons de l'univers est une résultante de son action sur nous et de notre action sur lui, action réciproque et toute relative à lui et à nous. Si nous étions autrement constitués, les corps de la nature restant les mêmes, autre serait sur eux notre action et différente aussi serait notre connaissance. Le même résultat serait obtenu si notre nature étant la même, le monde extérieur était changé ; là encore, il y aurait une altération dans le domaine de la connaissance. La forme des corps est la mesure de notre activité ; en sorte que, si cette activité était différente, c'est sous d'autres aspects qu'ils nous apparaîtraient.

La matière connue est l'œuvre de l'esprit ; mais autre chose est cette matière organisée par nous, autre chose est la réalité en elle-même : celle-ci est un ensemble de forces, analogues au moi ; c'est-à-dire conscientes à des degrés divers. C'est lorsque le Réel prend contact avec nous que de l'action et de la réaction résulte ce que nous appelons la Matière, forme de notre action sur la réalité et de la réalité sur nous. Si maintenant, nous voulions situer à un point précis cette matière, c'est entre le Réel et l'esprit qu'il faudrait la placer ! Elle en est comme la ligne de jonction sans consistance en elle-même et toujours capable de modifications. Tous les êtres, en tant qu'objets distincts et localisés font partie de la matière et symbolisent notre action. Chaque être peut aussi être considéré comme un centre de forces, comme une conscience plus ou moins sourde ; et puisque le fond de toute réalité c'est la conscience, son absence totale ne saurait être autre chose que le néant.

III

L'attitude première de l'homme a été une attitude simple : il ne se distinguait de l'univers que d'une façon confuse et purement sensible. La séparation radicale entre le moi et le non moi d'où est née la conscience, n'est venue qu'après. Mais cette distinction tend à s'amoindrir par la réflexion, et l'esprit humain aspire à l'unité. Cette conception dualiste était due à la division nécessaire de l'univers pour la commodité de l'action : aussi ne faut-il pas chercher dans ce travail égoïste de l'esprit autre chose qu'une nécessité pratique. Il est facile de comprendre pourquoi l'esprit refuse de se confondre avec cette matière, quand une fois il l'a défigurée ; elle lui apparaît alors sous une forme trop grossière et trop étriquée, pour qu'il consente à une pareille mésalliance. Il y a là un malentendu regrettable ; nous avons toujours le tort, quand nous dissertons sur la matière, de ne tenir compte que de nos sensations acquises ; c'est cela qui amène la confusion. De ce point de vue, en effet, nos images nous apparaissent comme un décalque fidèle de la réalité ; mais comme ces images sont grossières, nous les jugeons irréductibles à l'esprit. Si nous voulions réviser les données de notre entendement et en refaire la genèse, nous verrions que ces images sont purement symboliques de notre action sur la Réalité. En un sens, et l'on ne saurait trop insister sur ce point, nous pouvons bien parler de l'objectivité du monde extérieur, à condition d'entendre par là le côté de ce monde qui est tourné vers nous. Comment, en effet, l'univers tout entier pourrait-il se refléter sur notre esprit ? Pourquoi alors nos impressions seraient-elles progressives ? Dira-t-on que le cerveau a besoin d'un certain développement pour refléter d'une façon satisfaisante le monde extérieur ? Mais n'est-ce pas plutôt les emprunts successifs faits à ce monde qui l'enrichissent et le développent ? L'expérience, ici, en fait foi, comment, en effet, se développerait-il, en dehors du fond dans lequel il peut puiser ? Tout cela suppose une action de l'esprit sur la matière ; mais, comme il faut vivre, et ensuite philosopher, l'action de l'esprit sera d'abord une action pratique. Dans ce monde où nous ne faisons que passer, il faut d'abord songer à nous installer et à faire les arrangements les plus commodes. Malheureusement, cette installation ne peut se faire sans de grandes dégradations qui défigurent l'univers. Ce n'est que plus tard, lorsque nous sommes devenus plus calmes et plus désintéressés, que nous songeons à examiner plus à fond notre monde, et que nous arrivons ainsi à nous convaincre de la fragilité de nos constructions. Après avoir constaté ainsi que notre vie n'est pas établie sur l'immuable, mais bien sur le contingent et le relatif, nous finissons, par une réflexion plus profonde, par soupçonner que le Réel doit être bien diffé-

rent des produits de notre imagination, et bien supérieure aux schèmes de notre intelligence.

L'univers se trouve ainsi réhabilité : en le dépouillant de ses apparences grossières, nous l'avons rendu plus conforme à notre esprit.

La grande erreur philosophique c'est justement de confondre ces deux mondes : le monde où nous vivons, et celui qui vit en lui-même ; elle consiste aussi à prendre trop au sérieux celui qui sert le mieux nos intérêts. Nous avons doté d'une vie spéciale chacun de ces êtres qui ne sont qu'une partie d'un grand tout ; nous les avons isolés et à force de les considérer à part, nous n'avons plus songé à les réunir à d'autres. Mais la réflexion et l'expérience nous apprennent qu'ils sont tous unis par une commune nature et que nous ne devons plus voir dans tous ces corps des îlots séparés « des plages disjointes », comme dit M. Leroy, mais des fragments de la matière infinie et éternelle.

L'attitude première de l'enfant est vraiment révélatrice à cet égard. L'homme adulte a déjà trop fréquenté l'univers pour que sa psychologie n'en soit pas modifiée. Au début de l'enfance, la distinction entre le moi et le non moi est presque nulle : l'homme se confond avec l'univers ; ce n'est que peu à peu que s'établit la distinction entre l'esprit et la matière ; peu à peu que naît la conscience par suite du groupement autour d'un centre d'une certaine énergie détachée de la masse homogène et amorphe.

Si l'esprit, centre de vie, est tout, si la matière sensible n'est rien, le mécanisme compliqué de notre univers ne peut avoir d'autre valeur que celle d'un symbole ; mais vouloir faire de ces symboles des limites pour l'esprit, c'est le constituer prisonnier volontaire d'une matière qu'il a lui-même organisée. Puisque c'est dans le provisoire qu'il s'est installé, il ne doit pas s'abdicuer lui-même et considérer son activité comme à jamais éteinte. Cette matière ainsi organisée par l'esprit, n'est pas un don sans repentance, et il doit se conserver le droit de la modifier à son gré.

Nous avons signalé plus haut l'impression et la confusion des premières données sensibles de l'enfant. Pour lui, nul contour précis, nulle sensation définie ; et si l'on en croit les psychologues qui en ont étudié d'une manière spéciale les principales manifestations, c'est petit à petit que le monde s'organise. Au début, c'est un tourbillon de phénomènes, d'impressions fugitives ; une sorte de vie crépusculaire dans laquelle l'enfant s'avance comme à tâtons. Que se passe-t-il en effet à cette heure mystérieuse où la nuit obscure ne rend pas encore les objets invisibles ? Quand naît le crépuscule, il confond tous les accidents, supprime tous les reliefs ; ce ne sont plus les objets eux-mêmes qui se dressent devant nous, mais leur ombre ; il noie sous la ligne infinie de l'horizon, sous l'égalité splendide du firma-

ment, les couleurs et les distances, changeant l'univers en une seule masse qui tend à devenir de plus en plus confuse.

Telle doit être notre vision originelle : ce n'est que graduellement que notre monde sort du chaos et de la confusion. Notre esprit y trace des configurations, qui sont comme des refuges pour la pensée dans la masse mouvante et homogène des données primitives. Les objets, fondus d'abord les uns dans les autres, se disjoignent et apparaissent comme des corps indépendants. Pour l'enfant, nulle idée de temps ni d'espace : son esprit vagabond et ignorant erre au hasard des impressions sans contrôle ni maîtrise.

Une fois que l'esprit a opéré ces divisions ; quand, en d'autres termes, il a constitué les corps, sa vie va être modifiée, ces corps, il les réunit, les juxtapose et, pour plus de commodité, il crée l'espace linéaire. Cet espace, ce n'est pas l'étendue qui, à chaque bout, prolonge l'espace indéfiniment ; c'est une réduction de cette étendue qui ainsi se trouve mise à notre portée. C'est sur chacun de ces corps que l'esprit se posera, quand il voudra parcourir le domaine qu'il s'est taillé dans la matière ; et chacun de ces corps constituera pour lui un temps d'arrêt. Et ainsi, alors que le mouvement, de par sa nature, devrait constituer une sorte de tension continue, il devient pour l'esprit une chose absolument contradictoire, une véritable série de repos successifs.

C'est par la pénétration de l'espace linéaire dans notre esprit, que naît pour nous l'idée de temps. De même que l'espace, le temps n'est pas, comme le prétendait Kant, une forme *a priori*, mais bien une forme acquise. Nous l'avons dit, l'esprit a opéré une division dans la masse amorphe de l'univers ; une multiplicité hétérogène a succédé à une unité homogène ; mais cette substitution nécessite sur chacune des sensations nouvelles un arrêt, une sorte de contemplation de notre esprit, et ainsi, se trouve engendrée la forme spatiale du temps. Mais cette donnée n'est pas la vraie ; c'est elle, comme le dit Bergson, « où nous nous regardons vivre et où il est utile que nous nous regardions. » Dans ce temps hétérogène, les éléments sont dissociés et juxtaposés ; c'est la décomposition artificielle d'une durée pure, d'un continu réellement vécu. Aussi, quand on veut y réfléchir, on voit que le temps réel n'est autre chose qu'un perpétuel écoulement et qu'il est impossible de fixer ce que l'on appelle le présent. Si l'on ne veut pas jouer sur les mots ; si l'on tient à donner à cette idée un sens réel et concret, on voit que ce présent est un reflet fugitif de la durée pure. Où est donc située cette durée ? « Est-ce, dit encore M. Bergson, en deçà ou au delà du point mathématique que je détermine idéalement quand je pense à l'instant présent ? » il est trop évident qu'elle est en deçà et au delà tout à la fois et que ce que j'appelle mon présent empiète tout à la fois sur mon passé et sur mon avenir : Sur mon passé d'abord, car le moment où je parle est déjà loin de

« moi ; sur mon avenir ensuite, car c'est sur l'avenir que ce moment est
« penché, c'est à l'avenir que je tends et si je pouvais fixer cet indivisible
« présent, cet élément infinitésimal de la courbe du temps, c'est la direction
« de l'avenir qu'il montrerait. L'état psychologique que j'appelle mon pré-
« sent est donc tout à la fois une perception du passé immédiat et une déter-
« mination de l'avenir immédiat. »

On ne peut mieux dire et en termes plus lumineux que le passé, le présent et l'avenir se compénètrent. Nous n'apercevons, à cause de la faiblesse de notre perspective, que les zones immédiates du passé et de l'avenir ; mais, si notre intuition pouvait se libérer de la servitude des habitudes prises, c'est la vision nette et précise d'une durée illimitée qu'elle aurait. C'est par suite de l'introduction de l'espace en nous que notre durée se fragmente, chaque représentation ayant pour correspondant un état subjectif et ainsi notre durée psychologique, une et homogène de sa nature, se trouve divisée par tous ces états dont est tissée notre vie actuelle.

Ces corps, tirés par notre esprit de la matière agissent les uns sur les autres avec un déterminisme rigoureux.

Notre esprit, absorbé par la contemplation de ces phénomènes, en suit toutes les oscillations, en subit toutes les attractions et comme sur ce plan physique les effets sont toujours proportionnés à leurs causes, il s'ensuit que l'esprit est fatalement entraîné par le mobile le plus fort et le plus attrayant. Par là, il perd son autonomie, il devient l'esclave des phénomènes et ainsi disparaît la liberté. Si les discussions sur le libre arbitre sont toujours demeurées stériles, c'est que, placée sur ce terrain de l'espace et du temps, la question demeure insoluble. La difficulté disparaît, au contraire, si nous consentons à expulser de notre esprit les idées de succession pour les remplacer par la notion de durée pure : alors, il n'y a plus de place pour le déterminisme, car tout est liberté et spontanéité. Dans cette hypothèse, le moi n'a pas à se décider en faveur de tel ou tel sentiment s'agitant à la surface de nous-mêmes, car il est tout entier dans chacun d'eux. Le moi peut se modifier, sa coloration peut varier, mais il n'oscille plus ; c'est au dedans de lui, dans le tissu même qui le constitue que s'opère cette modification libre et spontanée. C'est soulever une invincible difficulté que de faire cristalliser sous formes d'entités distinctes et de les juxtaposer ensuite, des sentiments qui se fusionnent les uns dans les autres. On voit alors d'un côté, un moi toujours identique à lui-même et de l'autre, des sentiments multiples et contraires, non moins invariables, qui se le disputent. La victoire demeurera nécessairement au plus fort et ainsi il n'y a plus de place pour la liberté que l'on définit ordinairement ainsi : la faculté pour la volonté de choisir entre plusieurs motifs attirants qui la sollicitent.

Le déterminisme associationiste ou psychologique représente le moi

comme un assemblage d'états psychiques dont le plus fort exerce fatalement une influence prépondérante. De là, un conflit plus apparent que réel, car l'esprit doit toujours céder au motif le plus puissant.

Les partisans de la liberté ne raisonnent pas autrement : ils déroulent, sous les yeux de l'esprit, la série des phénomènes qui constituent pour lui autant de centres d'attraction différents ; mais, à l'encontre des associationnistes, ils confèrent à l'esprit une puissance de résistance que lui refusent ces derniers : d'après eux, il peut résister à la séduction et à l'entraînement et choisir librement.

Ce qui demeure inexplicable dans cette seconde hypothèse, c'est la façon dont il peut échapper à la sollicitation du motif le plus fort. Bien plus, en poussant jusqu'au bout cette théorie, on aboutit logiquement à cette conclusion à savoir : que le moi ne peut être distinct de ses états psychiques. Or, c'est là que la difficulté devient vraiment insurmontable. En effet, la série de ces actes n'étant rien autre chose que la série même des motifs sollicitateurs, on ne voit plus du tout comment le moi peut être à la fois sollicitateur et sollicité. Comment sortir de cette impasse où le déterminisme et le spiritualisme semblent être acculés ?

Au début de la connaissance, nous avons trouvé l'activité, la spontanéité et la vie : c'est donc là le primat de l'esprit. Mais cet esprit ne pouvait se mouvoir à vide et son activité a dû nécessairement être sollicitée par quelque chose d'extérieur à lui ; c'est sur un fond mystérieux, mais réel, que s'est exercée son action : c'est ce réel, qui fournit à l'exercice de la raison la matière suffisante, et qui alimente notre entendement.

Il y a donc dans toutes nos connaissances une part d'objectivité. Sans doute, notre représentation n'est pas un simple reflet, une image fidèle du dehors ; mais cependant, entre elle et la matière, il y a un air de famille ; c'est de la matière qu'elle tire une coloration spéciale et certains signes de ressemblance qui ne permettent pas à l'esprit de revendiquer la connaissance pour lui tout seul. On peut donc dire que le fait du contact possible et nécessaire entre l'esprit et la matière implique une certaine communauté de nature. On peut affirmer aussi que c'est par suite de ce contact perpétuel et de cette longue fréquentation avec la matière défigurée, que l'esprit a fini par perdre son originalité. On prétend que, par suite d'une longue intimité une certaine ressemblance s'établit entre les êtres ; c'est un phénomène analogue qui s'est produit. Si la matière a beaucoup reçu de l'esprit, si même c'est de lui qu'elle a reçu la vie, en retour elle lui a beaucoup rendu, car elle lui a donné sa propre empreinte. C'est là peut-être un don fatal mais qui a été nécessaire. Désormais, l'esprit est devenu méconnaissable et le moi qui par sa nature était libre et inétendu est devenu déterminé et prisonnier dans les limites du temps et de l'espace.

Que si, maintenant, par un effort de réflexion, nous libérons le moi de ses entraves ; si nous faisons tomber les barrières qui l'oppressent ; si nous redonnons la vie à l'intuition étouffée sous cet amoncellement de phénomènes spatiaux, alors le moi profond et véritable apparaît, un moi indépendant et libre aux aspirations débordantes, dont le regard, affranchi des limites du temps et de l'espace, va se perdre dans l'infini. Ce moi débarrassé de la couche épaisse des phénomènes sensibles, véritables scories qui le rendaient méconnaissable, apparaît alors libre, affranchi du monde des corps et toujours identique à lui-même. Et ainsi, comme par enchantement s'évanouissent toutes les difficultés, soulevées à la fois par le positivisme et le spiritualisme sur la nature de la personnalité et sur le mode d'union de l'âme et du corps, qui n'étaient que le cauchemar douloureux d'un esprit prisonnier.

En pénétrant dans les profondeurs mystérieuses et calmes de notre moi, nous y découvrons une vie qui n'est pas sans analogie avec la vie profonde de la matière : c'est le même silence et la même harmonie, la même continuité et la même durée. L'esprit ainsi purifié, nous apparaît comme un centre de forces, et l'univers aussi finit par nous apparaître également comme un centre de forces. Si, toujours guidés par l'intuition bien plus que par le raisonnement discursif, nous défaisons l'ordre pratique établi par l'esprit dans la matière, alors le spectacle change : ce n'est plus une matière fragmentée, étendue et pondérable que nous avons, mais une matière homogène et inétendue. A son tour, elle s'affine et devient abstraite. Elle s'était vengée de l'esprit en lui imprimant ses tares et ses stigmates que lui-même avait créés, mais si l'esprit consent à changer d'attitude à son égard, alors elle se spiritualise, elle apparaît resplendissante d'âme et, ainsi transfigurée, elle marche à sa rencontre et comme sans effort, dans un hymen d'amour, elle s'unit à lui.

(à suivre.)

E. W.

EUSAPIA PALADINO

DANS LE MONDE DES MYSTÈRES

Impressions d'un savant sur les phénomènes d'Eusapia

N° 2

Eusapia Paladino et la méthode des séances médianiques.

Eusapia Paladino est un médium à effets particulièrement physiques : et si ceux qui se livrent aux études des faits psychiques se sont adressés de

préférence à elle, c'est parce qu'elle a consenti à donner ses séances sous le contrôle d'hommes de science ; qu'elle a accepté, dans la limite prescrite par ses facultés médianiques, des conditions d'expérience insolites ; de même qu'elle s'est soumise à un examen auquel aucun médium avant elle n'avait souscrit. A ce point de vue, Eusapia mérite des éloges et son caractère de « médium » devrait donner lieu à moins de défiance.

La « médiumnité intellectuelle », se produisant par des procédés psychologiques subjectifs du médium, ne peut être l'objet d'investigations scientifiques que par des psychologues compétents, et à vrai dire, ceux-ci sont rares ; et de plus la psychologie dont les amateurs à la mode ont tant abusé, n'est pas du domaine de tout le monde.

« La médianité physique » au contraire se manifeste par des faits objectifs, tangibles, visibles et par cela même perceptibles à la vue des assistants, pouvant être certifiés, à l'aide de moyens mécaniques et d'appareils et être mesurés jusqu'à un certain point. La médianité physique entre dans le domaine des recherches expérimentales, comprenant sous ce nom la simple observation des phénomènes, dans leur accomplissement naturel et spontané et l'analyse de leur déterminisme habituel.

Il ne peut plus y avoir ici de doute sur la réalité des phénomènes « eusapiens ». Un trop grand nombre de personnes à présent les ont vus, dans les meilleures conditions de contrôle, et avec la pleine assurance même que le médium n'avait ni les mains, ni les pieds libres et que beaucoup de ces phénomènes ont eu lieu à une distance telle qu'ils rendaient la fraude impossible ; et trop nombreux sont aussi aujourd'hui les hommes dignes de foi, habitués à observer et à expérimenter, et qui affirment avoir acquis la conviction que la médiumnité d'Eusapia est authentique.

En ce qui la concerne à présent, la phase des explications basées sur l'échange des pieds et des mains, dans l'obscurité, n'est plus à considérer ; tout autre est la méthode appliquée à ses phénomènes et toutes différentes les conditions où elle est durant les séances : surtout quand elle est surveillée par des personnes n'obéissant pas à des idées préconçues ou craignant d'être dupes de celui en qui elles ont mis leur confiance. Et en effet, aucun des médiums les plus célèbres n'a à son actif des attestations aussi explicites données par des savants du premier ordre ; personne depuis Home et Cook n'a accepté qu'on se serve, dans les séances, d'instruments et de méthodes scientifiques avec une condescendance égale à celle d'Eusapia Paladino.

Le grand public qui lit les comptes rendus des séances ne peut pas toujours se faire une idée juste et complète des conditions dans lesquelles les phénomènes ont été vus. Chaque phénomène exigerait des détails si minutieux sur chaque élément des faits, sur la position et sur les gestes du mé-

dium, sur la chaîne et sur l'état psychique des assistants, sur le contrôle, sur le développement, la durée et l'intensité des manifestations, sur les circonstances préparatoires et sur celles qui ont suivi, etc., etc... que la description en deviendrait tout à fait impossible à être lue, ou tout au moins incapable d'être reproduite par une figure synthétique.

Il en résulte que le public se méfie des comptes rendus et n'en est pas convaincu : et, chez un grand nombre de sceptiques les mêmes doutes reprennent leur cours habituel. Tout est matière d'incrédulité pour celui qui s'obstine à être ou à se dire sceptique : Le contrôle des mains ? la position des pieds ? le geste de la tête ? la distance de l'objet ? l'attention des deux personnes chargées du contrôle à droite et à gauche ? les convulsions (les trances) du médium ? les émotions des assistants ? les graduations de la lumière ?... Ah, par-dessus tout, cette dernière arrête les incrédules : on les voit constamment s'occuper de l'obscurité, comme si ceux qui ont une grande expérience, sont incapables de se guider avec leurs sens alors que la lumière fait défaut !

On a beau donner des réponses péremptoires à ces objections, les incrédules qui ne voient pas croient seuls posséder la clef des secrets des trucs. Un grand nombre vous disent : « je croirai, quand j'aurai vu », et voilà : cependant, ils croient, sans preuve, que Nansen est arrivé au 83°4 du pôle nord, mais ils ne croient pas que j'ai assisté à une réelle lévitation de la table et à la matérialisation visible et tangible d'une main. Ils sont dans leur droit ; mais Eusapia ne peut pas se faire voir à tous, et ses phénomènes médianiques ne peuvent pas servir de spectacle au public.

D'autres mettent en avant une condition pour croire ; ils en appellent au jugement de l'autorité, et disent qu'ils croiront quand tel ou tel savant, à l'abri de tout soupçon, se sera assuré du fait. Eh bien, tant que j'étais et me déclarais sceptique à l'égard du spiritisme et du psychisme, on me faisait l'honneur de me considérer comme un juge d'appel : et cela fut dit et écrit en 92, mais n'a duré que jusqu'en 1901 ! Quand j'ai déclaré avoir vu, au « Cercle Minerve », et touché la réalité des faits médianiques, moi aussi, j'ai perdu alors pour les sceptiques ma position d'« autorité non suspecte », et en 1902 un journaliste en renom, dans sa campagne antispirite très superficielle, m'enlevant tout prestige (sans que j'en éprouve grand regret), invoqua l'autorité « supérieure, etc., etc. » du professeur de physique Blaserna de Rome.

Je suis convaincu que Blaserna, s'il avait l'occasion d'assister comme moi à une trentaine de séances d'Eusapia (non pas une, ni deux qui sont insuffisantes pour un juge sérieux), verrait, toucherait, percevrait avec ses sens ce que j'ai vu, touché et perçu avec les miens ; et lui aussi, l'illustre

secrétaire de l'Académie finirait par perdre la confiance des négateurs obstinés.

Ni moi, ni Blaserna, ni personne ne peut changer la substance des faits, quand des centaines de personnes douées de sens et de jugement affirment et conviennent n'avoir pas été victimes ni de la fraude ni de l'illusion! Il serait temps d'en finir avec cette persistance à nier à outrance, et cette provocation continuelle à faire naître le doute ou le sourire du sarcasme, je ne dis pas sur la respectabilité morale (car, en matière de science, tous sont sujets à caution), je dis sur l'intelligence des observateurs qui affirment.

Mais la manière d'être d'Eusapia, dans ses séances, donne lieu à d'autres observations. On dit: pourquoi cette demi-obscurité, ou cette lumière rouge? Pourquoi cette table se meut-elle? Pourquoi ces rideaux noirs? et ces perpétuels mandolines, violons et carillons?

Je le sais; c'est un arsenal grotesque qui choque la solennité doctrinale du spiritisme qui se présente comme le remplaçant des religions anciennes, et nous parle au sérieux de choses divines et humaines, de la vie terrestre et invisible, de la survivance et de la métempsycose de l'au-delà, etc., etc. Mais c'est ainsi. Le spiritisme est une sorte de religion qui a ses apôtres, ses prêtres, ses dogmes, ses rituels et ses cérémonies, pour comprendre et pour accepter tout l'arsenal paladinonier, il est nécessaire de faire l'historique de la doctrine spirite.

Ici, le professeur fait la description du spiritisme moderne dans ses différentes phases et ses progrès depuis son apparition en 1847 jusqu'à nos jours, et il continue en disant :

Mais la phénoménologie physique est restée la même, quant à la substance, et nous sommes toujours astreints, — que ce soit Eusapia, Politi ou Miller — à voir se mouvoir la table, à la chaîne « magnétique », au contrôle des mains et des pieds, aux rideaux noirs, à l'obscurité et à la lumière rouge, aux guitares et aux mandolines qui jouent, aux empreintes dans le plâtre, aux ficelles à attacher, etc., etc...

Eusapia, à l'instar des autres individus doués des mêmes pouvoirs médianiques, aurait certes pris une autre direction empirique, si comme l'ont été Stainton Moses et M^{me} d'Espérance, elle eût été laissée à elle-même (je dois dire cependant qu'elle manque d'initiative).

Mais un certain Damiani, spirite fervent qui vint de l'Angleterre où il avait appris la technique spirite américaine, la découvrit et la fit connaître, entre 1872 et 1882, puis l'amena à Naples et en fit une automate, en Europe. Le chevalier Chiaja, qui succéda à Damiani lui fit suivre le même genre de vie.

Il est vrai de dire qu'étant donné la nature « des expériences » on ne peut rien faire de mieux; toutefois on dirait que les spirites craignent de se détacher de leur méthode d'opérer ancienne et abusive.

C'est pourquoi Eusapia est automatiquement assujettie à cette technique et ne sait, ni ne peut s'en débarrasser ; mais il n'est pas nécessaire de le lui imputer, à elle seule ! C'est l'histoire entière du spiritisme qui se résume en elle et qui la disculpe.

D'autre part, la technique spirite habituelle semble avoir les mêmes raisons. Prenons, par exemple, l'obscurité, une lumière faible ou la lumière rouge. Ce ne sont pas seulement les phénomènes « psychiques » qui exigent des conditions spéciales ; l'impression des images sur les plaques photographiques ne la demande-t-elle pas aussi ? Certaines préparations chimiques ne doivent-elles pas se faire de même, dans l'obscurité, dans les laboratoires ? Et la suite ne produit-elle pas des changements dans les fonctions des organismes, tant animaux que végétaux ?

De même, sous le point de vue historique-analogique, le déterminisme des phénomènes spirites peut trouver sa justification : la table, le cabinet noir, etc., sont comme la marmite de Papin en comparaison de la locomotive d'aujourd'hui, ou comme la misérable machine électro-statique d'il y a cent cinquante ans comparée à notre merveilleuse dynamo actuelle.

Certains objectent (et j'étais autrefois un de ceux-là) qu'on devrait soumettre le médium, à commencer par Eusapia, à une surveillance plus scientifique ; l'entourer d'appareils enregistreurs qui signalent chaque geste, mesurent chaque effort, et qui dissipent tout soupçon de fraude.

Je déclare que, étant donnée et acceptée par nécessité la technique des séances spirites comme traditionnelle, « le contrôle » confié à deux témoins attentifs et oculaires *ad laterem*, me paraît suffire : les spirites l'affirment et Eusapia l'exige. Pour moi et pour Barzini il ne nous a pas paru difficile de tenir ni de surveiller les pieds et les mains du médium : après un peu d'habitude, on arrive à maintenir les quatre extrémités, sans les lâcher et en même temps, on peut surveiller la tête (presque toujours visible) et prendre attention aux phénomènes. Toutes les personnes ne réussissent pas dans ce travail musculaire tactile et mental ; mais j'ai la certitude que chaque fois que j'ai été chargé du contrôle, Eusapia n'a jamais fait, sauf une ou deux tentatives ingénues, le truc supposé de la substitution des mains (qui n'expliquerait pas d'ailleurs la vingtième partie de la phénoménologie paladinonienne) ; n'a pu avec ses pieds (ce qu'ont pensé quelques-uns absurdement) me caresser le front, me tirer la barbe ou jouer du trombone !

Du reste, le contrôle en usage dans les séances spirites est aussi quelque peu ridicule ; il fatigue celui qui l'exécute et certainement empêche Eusapia de produire des phénomènes spontanés et nouveaux de sa médiumnité. Je voudrais que les phénomènes de matérialisation, plus importants, fussent produits quand le médium est libre ; j'en ai obtenu, et ils étaient stupéfiants, avec Eusapia attachée et liée ; mais qui sait quelle force d'ex-

tériorisation elle pourrait produire, si on l'abandonnait à l'automatisme de son subconscient ?

Toute modification apportée à la technique habituelle est, en vérité, un frein mis à la fraude, mais c'est aussi un empêchement et parfois un arrêt complet des phénomènes médianiques. Ceux qui exigent un contrôle scientifique ne savent pas que la médiumnité, quelle que soit sa genèse et sa nature n'est pas une fonction mécanique comme celle d'un appareil physique ; elle est de nature psychique ; et on ne peut pas prétendre que les manifestations de la conscience, de l'automatisme et de la conscience subliminale, se produisent sous un déterminisme qui laisserait indifférente seulement une machine de fer ou de bois. Ce serait comme si un physiologiste prétendait étudier chez les hommes et les penseurs un acte fonctionnel comme la verve poétique ou l'enthousiasme amoureux qui enveloppe le poète qui crée ou l'amoureux qui aime, de ses propres attributs de contrôle. Croyez-vous qu'il arriverait à la fin de ses expériences, aussi mal conçues ?

Non. Les faits psychiques sont soumis à des conditions spéciales à leur production, mais ils n'obéissent pas à notre gré comme on ferait d'un fusil ou d'une pile électrique.

C'est ainsi que la technique spirite d'Eusapia devient absurde, contraire au bon sens et au bon goût, va par sauts et par bonds, sans continuité de logique, sans déterminisme assuré ni constant. Mais à qui la faute si tout le spiritisme a évolué jusqu'ici en dehors des laboratoires scientifiques ?

Bientôt l'empirique de la médiumnité ne pourra se changer, dès que les modifications accessoires possibles seront acceptées !

Il faudra avoir soin que la science assume pour son compte l'étude des sujets doués des pouvoirs médianiques purs et qui n'ont pas passé par la filière du spiritisme dogmatique. Alors on pourra sortir des phases actuelles des modalités traditionnelles ; alors on arrivera à régler, à établir, à mettre en ordre le déterminisme positif des phénomènes. Mais maintenant c'est un véritable abus de termes de la part des spirites ou des psychistes qui parlent d'expériences ; en spiritisme ou en médiumnité nous ne sommes pas même à l'a, b, c de la méthode expérimentale ; nous sommes dans une période analogue à celle de l'alchimie comparée à la chimie ; de l'astrologie vis-à-vis de l'astronomie de la guérison par les simples en comparaison de la médecine ou de l'hygiène.

Cependant, dans les séances d'Eusapia, on a introduit des instruments de physique et des appareils électriques ; on a fait usage de dynamomètres, de balances, de métronomes ; on a appliqué dans une très grande mesure un moyen archi-démonstratif, tel que la photographie qui donne des preuves positives dans le vrai sens du mot ; j'ai aussi essayé de fixer sur la plaque les radiations hypothétiques, odiques, et d'enregistrer avec des ins-

truments de physiologie, les mouvements du médium. Mais tout est à l'état embryonnaire, et il y a lieu de souhaiter que les médiums, aujourd'hui méfians des hommes de science pour lesquels ils n'ont eu que de la réputation et des accusations, quelquefois sans raison, s'affranchissent de la servitude des dogmatistes et des adeptes fanatiques de la méthode du spiritisme; qu'ils viennent à nous et consentent à rendre sérieuse et sévère leur technique, aujourd'hui bizarre et parfois stupide; enfin qu'ils se soumettent sans réserves aux examens précis et intelligents des hommes compétents, des psychologues avant tout, et puis des physiciens et des physiologistes.

Ceci arrivera sûrement : Eusapia, tant calomniée à tort, a commencé, à sa louange, à donner l'exemple; et du moins on devrait lui en être reconnaissant. Cette branche de science psychologique, qu'on dit être de la psychologie supernormale ou de la métaphysique, qui a pour objet l'étude positive et expérimentale des phénomènes nommés jusqu'ici « occultes », parce qu'ils sont attribués à des pouvoirs « surhumains », ou à des forces inconnues, venait à peine de naître quand fut instituée la célèbre « Société de recherches psychiques » de Londres. Il y a vingt-cinq ans à peine révolus et les différends ne sont pas encore terminés ! Rome n'a pas été bâtie en un jour.

(A suivre.)

Gênes, février 1907.

Professeur ENRICO MORSELLI

Traduit de l'italien.

Professeur C. MOUTONNIER.

A BERTHELOT

La mort, monstre éternel aux implacables griffes,
A soumis Berthelot à la commune loi ;
La science est en deuil de l'un de ses pontifes ;
La chimie a perdu son roi.

O Berthelot, tu meurs plein de jours et de gloire ;
Il t'est donné du moins de suivre en son destin
Celle qui partagea tes heures de victoire ;
En la pleurant ton cœur s'éteint.

Tu disparais avec l'amour de la science ;
Et tu meurs plein de foi dans son fier avenir,
Tenant son labarum de sainte patience
Que jamais rien ne peut ternir.

O chimiste immortel consacré par l'histoire,
Tu fis de la science, orgueilleux Berthelot,
Le soutien du néant ; ton malheur fut de croire
Que tu savais son dernier mot.

Pour avoir en tous sens agité les atomes,
Tu dis : tout est matière et tu nias l'esprit.
Aux synthèses des corps tu ramenais les hommes ;
Ton cerveau jamais ne comprit

Que tout ce que l'on voit n'est que pure apparence,
Que le monde réel est le monde idéal,
Que dans notre prison de joie ou de souffrance
Vit un être transcendantal.

Un être enveloppé de matière subtile,
Dérobee à nos sens, empruntant à l'éther
La substance qui vibre et que rien ne mutile
Dans la tourmente de la chair.

Être assoupi pour qui la mort est une aurore
Et qui se lève ainsi qu'un mystique soleil
Sur la nuit de la tombe et qu'on retrouve encore
Dans les arcanes du sommeil.

Hélas ! à démêler les effets et les causes
Les fouilleurs de matière, en leur tâche obstinés,
Les confondent et voient un seul côté des choses ;
Esprits dans leurs sphères bornés.

Mais arrive le jour où d'autres phénomènes
Illuminent la vie ainsi que des flambeaux,
Où le chercheur guidé par ces lueurs sereines
Va sur la route des tombeaux.

Il est le pèlerin du mystère et sans trêve
Il marche ; il trouve enfin la céleste oasis ;
Il entre dans le temple et lentement soulève
Le voile de l'antique Isis.

Aux luttes des savants l'invisible entre en lice ;
Sa force confondra le négateur cruel ;
Saül encor verra devant la pythonisse
Surgir l'ombre de Samuel.

Paris, mars 1907.

JULIEN LARROCHE

Le 33^e anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec

Cet important anniversaire spirite, qui réunit tous les ans les adeptes autour du dolmen d'Allan Kardec, a été célébré cette année au Père-La Chaise avec un éclat tout particulier.

Des discours ont été prononcés sur la tombe du maître par M. le général Fix, par M. Drubay au nom de M. Gabriel Delanne indisposé et de M. Henri Sausse, président de la Fédération spirite lyonnaise dont on lira la lettre plus loin ; M. Boyer, M. Auzéau et M^{lle} Rodière.

M. Julien Larroche a déclamé son ode à Allan Kardec parue dans le numéro exceptionnel du mois de janvier dernier.

Discours et poésie ont obtenu le plus vif succès.

Un banquet, suivi d'une soirée artistique et littéraire et d'une petite sauterie, a groupé les spirites dans les salons du restaurant Catelain, au Palais-Royal et tous ont emporté un excellent souvenir de cette journée digne en tous points de l'anniversaire du grand écrivain spirite français du XIX^e siècle.

Rendons spécialement hommage à M. Gabriel Delanne, qui, quoique assez souffrant, est venu présider ce banquet tout fraternel.

Dans le discours qu'il a prononcé, il a parlé des diverses étapes traversées par le spiritisme, au début si attaqué et tant raillé, qui en est arrivé aujourd'hui à faire accepter la réalité des phénomènes psychiques par les savants qui s'inclinent devant leur évidence et ne se distinguent entre eux que par une différence d'interprétation.

UN ASSISTANT.

Mesdames, Messieurs.

La Fédération spirite lyonnaise partageant avec vous les sentiments de reconnaissance que nous inspirent à tous les travaux de notre Maître aimé, Allan Kardec, vient vous demander d'associer aux vôtres ses hommages de gratitude envers le fondateur du Spiritisme philosophique.

C'est au double titre de compatriotes et de continuateurs de son œuvre émancipatrice que nous venons lui renouveler ici le juste tribut de notre admiration et de notre fidélité.

Persuadés que vous voudrez bien nous réserver une place à la fête de famille qui vous réunit autour du dolmen d'Allan Kardec nous vous prions d'agréer, Frères et Sœurs en croyance, nos cordiales salutations.

Lyon, le 20 mars 1907.

Pour la Fédération Spirite Lyonnaise.

Le Secrétaire Général,
HENRI SAUSSE.

Vu pour copie conforme à la décision du 13 mars.

Le Secrétaire,
AUG. ABEYL.

Fête d'Inauguration du Cercle de la rue St-Jacques

Le jeudi 18 avril prochain, le cercle Allan-Kardec fêtera son inauguration au n° 67 de la rue Saint-Jacques. Ceux qui le fréquentent savent quel parti nous avons tiré déjà de ses petits salons ; mais beaucoup, parmi ceux du dehors, ignorent encore que la grande salle de conférence n'est qu'en préparation, et que nous n'en aurons la jouissance qu'à partir du 15 avril. En fixant donc, au 18 avril, la petite soirée amicale destinée à faire connaître au monde cet événement, on ne pourra pas nous accuser de ne point faire diligence.

On recevra à partir de 8 h. 1/2. Nous sommes presque assurés d'avoir la collaboration d'un médium bien connu et des plus intéressants, qui sera présenté par M. Gab. Delanne. De son côté, M^{lle} Régina voudra bien nous seconder ; M^{lle} Régina est un médium extatique qui mimera, devant nous, les sentiments que lui suggère l'audition musicale, lorsqu'elle s'abandonne à l'inspiration mystique.

La soirée, coupée par de brefs intermèdes autour du buffet ou du champagne, sera presque entièrement musicale. Cette petite soirée, consacrée aux sociétaires ou aux membres d'honneur, bienfaiteurs et donateurs, marquera le début de nos travaux et le commencement de nos conférences qui s'ouvriront dès le dimanche suivant, 21 avril, par une conférence du D^r Pau de Saint-Martin. La suivante aura lieu le 5 mai.

Manifestations remarquables obtenues au Cercle de la rue St-Jacques

Le cercle international de la rue Saint-Jacques, à Paris, vient de recevoir une manifestation extraordinaire qui prouvera, mieux que toutes ses circulaires, combien sa création est utile et comment elle répondait à une nécessité.

Il faut croire que la renommée du cercle a déjà franchi les mers, puisque voici deux médiums arrivant de San-Francisco qui, débarquant à Paris et n'ayant que quatre jours à y demeurer, ont été heureux de profiter de notre local, où ils étaient sûrs de rencontrer de bons amis, ainsi que l'accueil sympathique qui leur était bien dû. Nos adhérents, de leur côté, ont été charmés de l'occasion qui leur était offerte, de constater les pouvoirs merveilleux dont chacun de ces médiums est doué.

Nous ne connaissons aucune de ces deux dames, c'est sur la lettre de l'une

d'elles, adressée au président du cercle, que nous sommes allés à leur rencontre, à l'hôtel du Louvre où elles étaient descendues. L'une d'elles, qui porte le titre de docteur, M^{re} Nellie Beighle, nous a donné, le 15 mars, une soirée durant laquelle plusieurs personnes ont pu constater les pouvoirs de ce médium guérisseur, qui se traduisent par une émanation fluïdique imprimant à son bras droit des trépidations caractéristiques. Sa compagne, M^{re} Mary Curreyer Smith, se refusait à des expériences publiques. Nous avons accepté l'épreuve particulière qu'elle nous proposa, espérant qu'une séance ultérieure nous permettrait de mettre nos adhérents en rapport avec elle ; mais il faudra attendre une autre occasion qu'elle nous a fait espérer pour l'an prochain. Exiger une deuxième séance eût été d'une indiscretion excessive.

L'heure tardive à laquelle nous rédigeons cette note, à la hâte, afin qu'elle puisse paraître dans ce numéro de la *Revue* déjà prêt pour l'impression, ne nous permet pas de faire un compte rendu de cette séance. Nous ne pourrions raconter ce que nous avons vu et entendu qu'en expliquant, en même temps, quelles précautions ont été prises, et comment le contrôle nous interdit d'en douter. C'est bizarre et c'est incroyable, mais cela est ; et c'est cela qui fera l'objet de notre prochain article.

Au sujet de l'Esprit frappeur de Grenoble

On nous communique la lettre suivante :

Grenoble, 23 mars 1907.

Monsieur Leymarie,
Paris.

J'ai pris connaissance, dans la *Revue*, de l'article, au sujet du soi-disant : Esprit frappeur qui a inquiété bien du monde. Votre abonné, très fervent spirite, et très intimement lié à la famille en question, peut nous assurer que tout ce qui s'est passé n'est nullement le fait d'Esprits désincarnés ; mais bien celui d'un incarné, marié et évincé par une demoiselle (soi-disant médium), laquelle vient de se marier ; comme vous le comprendrez, bien des actes, qui se passent dans un ménage, ne peuvent être racontés, divulgués ; aussi est-il bien fâcheux que beaucoup de personnes jugent mal cette belle et grande doctrine d'après les actes de fumistes.

La police n'y pouvait rien ; l'affaire était du reste trop mal menée.

Que vos lecteurs ne restent pas dans l'ignorance ou le doute !!

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations bien sincères.

Un frère en croyance,

D.

Nous ne doutons nullement — puisque c'est un spirite qui l'affirme — que l'explication des faits qui ont tant intrigué la ville de Grenoble et la presse, ne soit tout à fait prosaïque, et sans aucun rapport avec l'intervention spirituelle. Mais notre correspondant a trop fait maintenant, puisqu'il connaît le fin mot de l'énigme, pour ne pas nous le faire connaître d'une façon plus explicite. Ne cherchant en toutes choses que la vérité, nous lui serons reconnaissant de vouloir bien nous la faire clairement connaître. Nous l'attendons, surtout afin de pouvoir en faire bénéficier nos lecteurs. Nous ne demandons point la divulgation de secrets de famille, mais celle du truc qui a permis une conversation par coups frappés dans un mur de 10 centimètres d'épaisseur, surveillé des deux côtés.

LA RÉDACTION

NÉCROLOGIE

DANIEL METZGER

Daniel Metzger vient de s'éteindre à Genève. Professeur de sourds-muets, c'était un savant doublé d'un écrivain de premier ordre, et en même temps un des plus brillants et des plus dévoués pionniers du spiritisme. Il a publié de nombreux ouvrages sur la doctrine parmi lesquels nous citerons particulièrement : *Un essai de spiritisme scientifique*, l'un des meilleurs résumés des expériences spirites, représentées au point de vue de leurs rapports avec la haute physique. Dans ce remarquable ouvrage, qui se compose d'une série de conférences lues à la *Société d'études psychiques*, de Genève, l'auteur part de cette idée, « que le spiritisme, expurgé de certaines puérilités qui le déconsidèrent et le dénaturent, est appelé à jouer un rôle moral de première importance dans nos sociétés désemparées. » Il pensait que « outre les éléments de connaissance, d'une valeur inestimable, qu'il fournit à la science pure, il apporte une lumière au milieu du désarroi actuel des idées et des opinions, un secours à l'impuissance du spiritualisme exclusivement philosophique et religieux, une consolation à ceux qui pleurent, une espérance à ceux qui désespèrent. »

Citons encore ces quelques lignes où se révèle l'observateur sagace et profond : « Il existe en l'homme un double besoin : besoin de perfection et besoin de bonheur. Celui-ci plus immédiat, plus tyrannique, trop souvent relègue l'autre à l'arrière-plan, si même il ne fait pas taire entièrement sa voix importune. C'est un calcul dont la fausseté ne devrait pas avoir besoin de démonstration. Quel est pourtant le spectacle que nous offre le monde ? On s'acharne à la poursuite du bonheur, du bonheur tel que chacun le rêve

et le comprend. Pour l'un, avide de bien-être et de luxe, il consiste dans la richesse ; pour l'autre, dévoré d'ambition, dans les honneurs ou la gloire. Celui-ci, qu'irrite le désir de savoir, l'entrevoit dans la science ou la philosophie ; celui-là, tout épris d'idéal, espère le trouver, par l'étude et la pratique des beaux-arts, dans la beauté des formes, des couleurs ou de l'expression. Chacun, suivant son tempérament et ses goûts particuliers, le pourchasse dans une direction différente. Mais, fantôme insaisissable, il échappe à toutes les étreintes, tant qu'on le veut en dehors du progrès moral. »

D. Metzger a donné sur notre philosophie une très nette et très éloquente appréciation à notre ami Malgras pour son beau livre : *Les pionniers du spiritisme en France*.

Nous nous rappelons l'avoir vu souvent venir à Paris, il y a quelques années, au siège de la *Société scientifique du spiritisme*, où ses avis et toujours sages conseils étaient très écoutés et très prisés. Il avait collaboré assez souvent à notre *Revue*, et, dernièrement, à l'occasion du cinquantième de la fondation de cet organe, la Rédaction n'avait pas manqué de faire appel à son concours. Malheureusement, nous apprîmes que la maladie ne permettait pas à notre éminent confrère de répondre à notre vœu.

Cependant aujourd'hui nous ne dirons pas que notre cause a perdu un de ses meilleurs défenseurs, parce que nous savons que ceux-là, la mort ne les arrête pas dans le labeur commencé.

Daniel Metzger était un homme simple, bon, affable, un savant modeste et profondément dévoué. Ce qu'il était, il le reste. Il est simplement allé se joindre à ceux pour qui, ainsi qu'il l'a dit lui-même, servir la cause de la vérité et du bien est l'unique ambition.

A ce noble esprit nous adressons notre au revoir bien fraternel, en même temps que nos sympathies à sa famille éplorée.

ALGOL

On nous annonce le décès de M. L. Cadaux, président de la Société d'études et de morale spirites de Toulouse et receveur général des hospices de cette ville.

Le 16 février dernier, il présidait encore une conférence faite par Léon Denis, dans la salle de la Justice de paix, rue du Sénéchal, où un magnifique bronze de Jeanne d'Arc, l'œuvre nouvelle de Mercié — un toulousain — et l'auteur de *Gloria Victis*, fut offert en grande solennité au conférencier, qui est aussi président d'honneur de la Société, comme un témoignage de gratitude pour les nombreuses conférences qu'il a faites à Toulouse. M. Cadaux prononça, en cette occasion, un discours très senti. Le lendemain, il déjeunait gaiement avec L. Denis et quelques amis.

Et le 25 février, il quittait subitement et sans souffrances son enveloppe terrestre.

L. Cadaux a été mêlé d'une façon active au mouvement spirite à Toulouse depuis l'origine. Il fit partie avec Ch. Lomon, Laforgue, Lantrac et autres, du célèbre groupe Pommiès, et son dévouement à notre cause ne s'est jamais démenti un seul instant. Son départ laissera un grand vide et d'unanimes regrets au sein de la société spirite de Toulouse, dont la fondation remonte à plus de trente années.

LE COLONEL OLCOTT

Le colonel H. S. Olcott, bien connu comme président et fondateur de la Société Théosophique, est décédé le 17 février, à Adyar, dans les Indes orientales, d'une maladie de cœur. Il avait d'abord étudié les phénomènes du Spiritisme et publié un ouvrage très intéressant, résultant de ses observations, et intitulé *People of the other World* (Les gens de l'autre monde). Au cours de ses recherches il se trouva en rapport avec la célèbre M^{me} H. Blavatsky, et jeta en 1875, à New-York, de concert avec elle, les bases de la Société Théosophique. Nous adressons nos témoignages de sympathie à nos amis théosophes qui ressentiront vivement cette grande perte.

FELIPE SENILLOSA

Un autre pionnier du Spiritisme a quitté ce monde visible le 6 octobre dernier. Felipe Senillosa, qui publia dans cette *Revue* des pages éloquentes, est décédé à Barcelone, à l'âge de soixante-huit ans. Il avait publié un ouvrage en deux volumes, intitulé *Concordance entre le Spiritisme et la Science*. Né à Buenos-Ayres, d'une haute culture intellectuelle, il avait occupé des situations importantes : directeur de la banque de Sarmiento, président de la Commission d'immigration, membre du Conseil de sa ville natale, fondateur de la Société d'agriculture argentine, et de l'École des Études spirituelles. Il écrivait dans le journal *La Nacion* et avait fondé l'association politique « libérale démocratique ». Tous les Spiritistes s'associeront à nos regrets.

Revue de la Presse spiritualiste à l'étranger

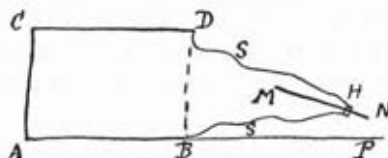
EN AUTRICHE

Remarquables expériences d'écriture directe.

Traduit des « *Psychische Studien* ». — Longtemps je me suis occupé de spiritisme. J'ai, en ce moment, un médium avec qui j'ai fait, pendant trois

mois, des expériences, deux fois par semaine, et dont j'ai obtenu des phénomènes vraiment fort intéressants.

Ce médium est une paysanne de quatorze ans, tout à fait ignorante. Elle n'a suivi les classes de son village que pendant deux années, elle lit avec difficulté et écrit un peu. Elle est employée comme femme de chambre chez une M^{me} R... à Bialy-Kamien. Aux séances, tenues chez moi, assistent, outre le médium et moi, cette M^{me} R... et un de mes amis, le D^r W... Nous obtenons de l'écriture directe. Ce qu'il y a de remarquable, et ce qui est nouveau, à ma connaissance, c'est la façon dont nous l'obtenons. J'ai vu bien des fois l'écriture produite entre deux ardoises ou sur du papier, avec un crayon, dans une chambre obscure ; mais les précautions que nous avons prises ont été telles qu'elles excluent absolument toute possibilité de fraude, non seulement de la part du médium, mais aussi de toute autre personne. J'ai voulu voir, sans doute possible, comment l'écriture se produit, et à l'air libre, ce n'est pas possible. J'ai donc fait construire, avec le consentement de l'intelligence directrice, l'appareil suivant :



Une petite boîte de bois, ABCD, possède, au lieu de la paroi antérieure BD, un sac en forme d'entonnoir SS, formé d'une étoffe de soie foncée souple, mais épaisse, de 50 centimètres de longueur.

A l'extrémité de ce sac est fixé un petit tube H, dans lequel un crayon, MN, est inséré de telle sorte que le bout plat du crayon, et le crayon presque tout entier, est dans la boîte, le bout pointu du crayon N sortant du tube H et reposant sur une feuille de papier P. L'intérieur de la boîte est tout à fait obscur, et le sac ne gêne en rien les mouvements du crayon. Avec cette disposition nous avons réussi à obtenir en pleine lumière, très rapidement, et en toute sécurité, des communications écrites par un procédé visible aux yeux de tout le monde. Le médium place ses mains sur la paroi supérieure CD, et au bout de quelques minutes l'écriture commence, tandis que la partie inférieure du sac se gonfle, comme si une main s'était introduite à l'intérieur.

C'est dans de telles conditions, et par ce seul moyen, que nous communiquons maintenant avec l'Intelligence invisible. Quant au contenu des messages, souvent très longs, ils sont bien supérieurs à l'intelligence du médium, et souvent dépassent la portée des autres assistants, car nous recevons fréquemment des communications en allemand et en français — le médium ne

parle que le petit russe — et nous reçûmes un jour un message de cinq pages en anglais, langue que personne de nous ne connaît. Les messages sont souvent très ingénieux et suggestifs; ainsi, je demandai un certain soir si les Esprits étaient immatériels. « Oui, dans un certain sens », me fut-il répondu. — « Alors, vous êtes hors du temps et de l'espace », répliquai-je. — « Non. » — « Comment ? » — « Un point géométrique est immatériel, lui aussi, puisqu'il n'a pas de dimensions, et pourtant il est dans l'espace. Ce que je dis là ne constitue qu'une comparaison, car nous autres, Esprits, nous avons des dimensions, *mais non comme vous.* » Une paysanne ignorante de quatorze ans est-elle capable de faire une telle réponse?

Un jour nous reçûmes une preuve d'identité indubitable. Pendant la séance, le crayon écrivit en caractères tout à fait nouveaux pour nous : « Je vous remercie pour l'injection que vous m'avez faite quand j'étais sur mon lit de mort. Vous m'avez soulagée. Caroline C... » Je demandai à qui s'adressaient ces mots : « A vous », me répondit l'Intelligence. — « Quand ce fait s'est-il passé, et qui êtes-vous ? » demandai-je. Le crayon écrivit : « Le 18 septembre 1900, à la Clinique de Lemberg. » Cette année-là, j'étais encore étudiant et je travaillais à cette clinique comme aide. C'était tout ce que je me rappelais à ce sujet.

Quelques jours après cette séance, j'eus l'occasion d'aller à Lemberg. Je me rendis à l'hôpital et je trouvai sur le registre de 1900 le nom en question. C'était celui d'une femme de cinquante-six ans, malade d'un cancer à l'estomac et qui y mourut. J'allai alors au bureau des renseignements de la police et demandai s'il y avait à Lemberg quelqu'un d'un nom de C... On m'informa qu'il s'y trouvait en ce moment une institutrice de ce nom. J'allai la voir le même jour, et comme elle me disait qu'elle avait perdu sa mère en 1900, je lui montrai le message que j'avais reçu par écriture directe. A son grand étonnement, cette dame reconnut aussitôt l'écriture caractéristique et la signature de sa mère décédée, et me montra des lettres, écrites par la défunte, qui prouvaient, sans doute possible, l'identité de l'écriture. La dame me donna avec plaisir une de ces lettres. Toutefois je ne me rappelle pas avoir donné une injection de morphine à Caroline C...

Un autre phénomène remarquable, obtenu avec le même médium, est le suivant : j'ai souvent proposé, à l'Intelligence qui m'a donné au sujet de la matérialité des Esprits l'ingénieuse réponse citée plus haut, des questions spéciales ayant pour but de déterminer de la manière la plus sûre si la lecture de pensée ne donnerait pas la clef du problème. Je procédai de la façon suivante : je pris cent petits cartons blancs et y inscrivis les chiffres de 0 à 9; dix cartons portaient le chiffre 0, dix autres le chiffre 1, dix autres le chiffre 2 et ainsi de suite. Après les avoir bien mélangés, on éteignait la lumière, je tirais des cartons du paquet et les plaçais sur une rangée, de

gauche à droite, sur la table. Je demandai alors à l'Intelligence d'écrire le nombre ainsi formé. La réponse étant écrite, on rallumait la lampe et on lisait le nombre. La réponse fut toujours correcte. Cela ne pouvait être de la lecture de pensée, puisque personne de nous ne connaissait le nombre en question. Peut-être était-ce de la clairvoyance? Pour décider ce point, je demandai à l'Intelligence de ne pas écrire les chiffres au fur et à mesure, de ne donner qu'ensuite le résultat. Cette expérience réussit également; car, sur quarante-deux épreuves, deux réponses seulement furent incorrectes.

Les connaissances de mon médium en arithmétique sont très faibles; elle n'a appris que les quatre principales opérations à l'école de son village; on pourrait la suspecter d'être clairvoyante et, par ce moyen, de faire les multiplications et les divisions.

Pour m'assurer de cette possibilité, j'ai combiné l'expérience suivante: dans l'obscurité la plus complète je plaçai vingt cartons l'un à côté de l'autre, et je demandai à l'Intelligence de me donner la racine quatrième du nombre ainsi formé. La réponse fut donnée en quelques minutes: 7.501.273.011. Elle est correcte, car le nombre formé par les cartons était:

56.269.096.785.557.006.121.

J'ai répété cette expérience douze fois. Trois fois je n'ai pas eu de réponse, une fois la réponse fut incorrecte, mais huit fois elle fut juste.

Des opérations d'arithmétique semblables sont absolument hors du pouvoir du médium. Donc les résultats de mes expériences ne peuvent être attribués ni à la transmission de pensée, ni à la clairvoyance.

D^r ROMAN URYAZ,

Médecin en chef de l'hôpital de Bealy-Kamien.

BIBLIOGRAPHIE

L'écriture automatique de Mme Verrall.

Le volume XX des *Proceedings* de la Société des Recherches Psychiques anglaises, ouvrage volumineux de 432 pages, est entièrement consacré à l'étude d'un cas fort intéressant d'écriture automatique, étude fort bien faite par son auteur, M^{me} Verrall, membre de la S. P. R., qui met en relief de nombreux et utiles enseignements pour quiconque s'intéresse aux phénomènes psychiques, et cherche à extraire le grain de vérité contenu dans l'inextricable fouillis d'erreurs qui s'y trouve toujours mélangé.

Ce qui est particulièrement remarquable dans ce travail c'est que le médium et l'observateur sont une même et unique personne, que cette per-

sonne, nullement malade, très instruite et très intelligente, ne paraît animée que du seul désir de constater et de proclamer la vérité, quelle qu'elle soit, et que l'analyse qu'elle fait de son propre cas peut être proposée comme un modèle de critique patiente, raisonnée, froide et méthodique. Trop méthodique, peut-être, car à force de diviser et de subdiviser les différents faits qu'elle examine, en groupes, classes, sous-classes et sections, l'intérêt et la synthèse perdent tout ce que gagne l'analyse, le lecteur se trouve un peu comme en présence d'un cadavre coupé en tant de petits morceaux que l'aspect général du corps devient absolument méconnaissable.

Les communications écrites, reçues par M^{me} Verrall, sont de l'espèce communément appelée l'écriture mécanique, dans laquelle le bras de l'écrivain est absolument paralysé et au pouvoir d'un prétendu Esprit, alors que le cerveau du médium ignore entièrement le contenu du message. Pour plus de sécurité, M^{me} Verrall n'écrivait que dans l'obscurité la plus complète, et ignorait donc ainsi parfaitement ce que sa main traçait jusqu'au moment où elle en prenait connaissance à la clarté d'une lumière. Les communications ont commencé le 5 mars 1901 et sont étudiées jusqu'en 1904. Pour la plus grande partie elles sont rédigées en latin, une partie moindre l'est en anglais, et une petite partie en grec. Le médium est Anglais, mais son instruction, très poussée en langues mortes et en littérature classique, le met à même, non seulement de discuter parfaitement les messages reçus en latin et en grec, mais même de relever toutes les incorrections commises dans ces deux langues par le prétendu Esprit et d'établir que, dans son état normal, elle eût rédigé les mêmes pensées d'une façon toute différente et beaucoup plus littéraire.

On ne voit pas que l'Esprit, ou les Esprits supposés, aient jamais tenu beaucoup à être identifiés avec des désincarnés. Toutefois, ils s'adressent toujours à M^{me} Verrall à la deuxième personne ou à l'impératif : « Fais ceci, ou, tu ne dois pas faire cela. » Bien que le contenu des messages soit généralement confus, mêlé de termes baroques, absurdes ou incompréhensibles, l'ensemble a néanmoins un sens intelligent, et la préoccupation générale semble être de prouver la survivance.

On voit qu'ils y arrivent fort mal, bien qu'ils ne se fassent pas faute d'adresser des blâmes et des reproches à leur médium sous prétexte de son manque d'intelligence, qui est au contraire fort étendue.

Le nombre des communications est considérable (306 du 5 mars au 31 décembre 1904). Tous les originaux ont été confiés à sir Olivier Lodge, membre de la même société, et savant réputé.

De nombreuses prédictions ont été faites au cours de ces communications. On peut dire qu'elles se sont trouvées toutes fausses.

Ce qui paraît le plus inexplicable, si l'on doit faire honneur de tout ce

fatras au « subliminal » de M^{me} Verrall, c'est qu'il ne s'y trouve pas un mot de français, langue que cette dame parle aussi aisément que sa langue maternelle ; et il n'y a vraiment aucune raison pour que le latin et le grec, dont elle a la cervelle farcie, en sorte avec plus de facilité et d'abondance que le français. C'est la plus grande objection qu'on puisse faire à la théorie de l'automatisme pur.

Quant à la théorie spirite elle rencontre encore plus de difficultés. Il est vrai qu'à certaines reprises, il semble que des Esprits bien connus de M^{me} Verrall, par suite de ses recherches antérieures, aient tenté de faire connaître leur présence. Mais ils ne se nomment jamais formellement et leurs tentatives sont toujours défectueuses et infructueuses. Ils laissent de préférence des signatures symboliques au milieu desquelles l'esprit se perd en conjectures. Par exemple, l'un d'eux signera : « Moïse, pas le prophète. » On suppose alors avoir affaire à Stainton Moses. Un autre signera d'une croix grecque, qui était le signe d' « Imperator », un autre d'une croix de saint André, d'autres signent d'une fleur, d'une ancre, d'une palme, d'un sabre, etc. L'un signe « Banipal et Assur » ; un autre : « Asta aster » avec une étoile grossière. Tout cela est peu convaincant pour des Esprits qui prétendent que leur mission est de convaincre. L'essentiel, et ce qui suffit à faire rejeter l'hypothèse de leur existence indépendante, c'est l'incohérence générale qui résulte de l'ensemble, malgré les efforts évidents du médium pour aider patiemment des Esprits prétendus supérieurs, nullement dans le trouble ; c'est le vague des communications données comme décisives et importantes. Quelquefois même, les Esprits se réjouissent de leur succès dans des cas qui sont des insuccès évidents.

Quoi qu'il en soit, ce travail est des plus curieux et des plus instructifs, ne nous apprendrait-il qu'une chose, si l'on admet que les Esprits y aient contribué, c'est que leur intervention est entourée de difficultés mille fois plus complexes que l'immense majorité des spirites ne l'imaginent.

La suggestion au point de vue spirite et spiritualiste, tel est le titre d'un ouvrage très intéressant que vient d'éditer la maison Vigot frères.

Cet ouvrage, très fortement documenté, écrit dans un style clair et en même temps très élégant, traite d'une façon complète de l'important sujet qu'annonce son titre et par cela même est appelé à rendre d'importants services à tous ceux qui s'occupent de l'amélioration morale tant des désincarnés que des incarnés. Il sera consulté avec le plus grand fruit par les médecins aliénistes et nous n'hésitons pas à le dire, il leur procurera le moyen de guérir, sans recourir à la collocation, bien des gens considérés comme aliénés. L'auteur M. Ch. Trufy, qui nous avait déjà fait connaître son

mérite dans son autre œuvre « Causeries spirites », a fait partie du Cercle Liégeois d'Études spirites dont il est resté le Président honoraire.

L'ouvrage qui vient de paraître, gros volume de 450 pages, petit in-8°, est en vente au prix de 4 francs.

Nous portons à la connaissance de nos abonnés que la Librairie Spirite possède encore quelques exemplaires du bel ouvrage les *Grands Mystères*, de l'érudit Eugène Nus, au prix de 3 fr. 50.

Nous en extrayons les premières pages :

I

L'enfant demande à la vue d'une fleur, d'un oiseau, d'une étoile : — Qui a fait cela ?

— Dieu !

Et l'enfant demande : — Qui a fait Dieu ?

Mystère sublime, qui attire notre première pensée ! Comment expliquer cette cause suprême, qui n'a pas eu de cause ?

Les uns, par dépit de ne pas comprendre, ont déclaré que rien n'existait hors de la portée de leurs lumières. Ce qu'ils ne pouvaient atteindre, ils l'ont nié.

D'autres ont dit : — Ce grand problème est au-dessus de notre entendement. Étudions la vie dans les choses visibles ! Dieu nous échappe, passons-nous de lui !

Mais l'homme peut-il se passer de Dieu ? La science positive lui suffit-elle ?

Au delà des nébuleuses semées dans l'immensité, où les soleils naissent et s'éteignent ; au delà des gaz imperceptibles dont les propriétés révèlent au chimiste le secret de la formation des corps ; au delà des forces, au delà des lois qui règlent le mouvement des atomes et des mondes, l'esprit humain s'élance et cherche :

— Comment et pourquoi ces univers, ces éléments, ces lois, ces forces ? Par delà ces vérités, il y a une autre vérité encore, et c'est celle-là, c'est Dieu qu'il me faut.

Où le trouver ?

II

Et d'abord existe-t-il ?

O ma pensée, ne poursuis-tu pas une chimère ?

— L'homme a besoin de Dieu !... — Qu'est-ce que cela prouve ? l'esprit ne peut-il avoir des appétits factices, comme le corps ?

— Toutes les races l'affirment, tous les peuples l'adorent : la tribu sauvage et la nation policée !...

— Mais que d'erreurs se sont accréditées jusqu'à nous, soutenues par le consentement du genre humain !

Et si l'on me dit : — Regarde autour de toi ! Dieu est, puisque le monde existe ; comprends-tu l'effet sans la cause ?

Ne puis-je répondre, comme l'enfant : — Qui a fait Dieu ?

III

Science des athées, peux-tu me satisfaire ? que m'apprends-tu ?

— « Il n'y a pas d'être absolu, pas de conscience suprême, pas de volonté générale. Il n'y a que des forces inhérentes à la matière, seule éternelle, seule infinie, et contenant tout en soi... »

— Avant tout, cette matière, qui l'a faite ?

— Personne : Elle est.

— Ces lois, ces forces, en vertu desquelles les atomes s'agrègent et se combinent, comment les contient-elle ?

— Nous ne savons pas : Elle les contient.

Chose étrange ! Ils nient la conscience divine et l'intelligence suprême, parce qu'ils ne peuvent les expliquer, et ils affirment la matière, la matière seule, qu'ils n'expliquent pas davantage !

IV

Quant à vous, philosophes positifs, qui me dites : — Ne cherche pas ! — trouvez le moyen de couper les ailes à ma pensée !

Empêchez l'enfant de demander : — Qui a fait cela ?

Empêchez seulement votre esprit, ô sages entre les sages, de bondir, en brisant vos étroites théories, au-devant de cet inconnu qui, bon gré mal gré, nous attire tous : vous, comme moi !

V

Le matérialisme se transforme, enveloppé dans une doctrine supérieure. Le Dieu *tout* détrône le Dieu *hasard*, ce déshonneur de la pensée humaine.

Voici le panthéisme indou qui vient nous rejoindre, par-dessus la tête de tant de siècles, s'abattant sur Spinoza, pour rebondir sur Hegel. Nous assistons à la résurrection des Védas, revus et corrigés par une grande école de savants et de penseurs.

Mais la doctrine moderne a supprimé la cause inconnue, le dieu hermaphrodite que révélaient aux hommes les philosophes de l'Inde. — L'œuf du monde éclôt tout seul.

Nous reviendrons sur le panthéisme.

Forcé de s'incliner, lui aussi, devant le mystère impénétrable, il se tire

d'embarras par cette explication, qui n'explique rien : — La substance est cause d'elle-même.

Mais, dans son erreur, il contient une grande vérité. Nous la dégagerons pure et féconde.

Constatons seulement ici que, réduite à ce seul terme : *Dieu c'est tout*, sa formule incomplète équivaut à ceci : *Dieu n'est rien !*

Et disons avant tout, avec la voix des siècles et la multitude humaine : *Dieu, c'est LUI.*

VI

Conscience universelle, intelligence sans bornes, activité éternelle, justice absolue, amour infini, je T'affirme.

Je suis, donc tu es ; car, avant mon être, il y avait quelque chose : il y avait la puissance qui produit les êtres.

Tu penses, tu sens, tu aimes ; car j'ai en moi la sensibilité, la pensée, l'amour, et tu n'aurais pu me les donner, si tu ne les avais pas en toi-même.

Je cherche la justice et la lumière, parce que je suis imparfait et que j'aspire à la perfection ; mais toi, tu n'as rien à chercher, car rien n'est en dehors de toi, puisque tu es la source d'où tout procède.

Tu es donc la parfaite justice, et la parfaite lumière.

Et, comme j'ai conscience de ce peu que je suis, tu as conscience de tout ce que tu es, sans quoi l'effet ne sortirait pas de la cause, et la partie serait plus que le tout.

Je ne comprends, il est vrai, ni ton essence, ni ta manière d'être ; mais sans renoncer à chercher, je me résigne à ne pas comprendre.

Il y a tant de choses que je vois, que je touche, et que ne peuvent expliquer mon intuition vacillante, ni mes sciences boiteuses ! Je ne sais pas encore comment pousser le brin d'herbe, et je m'étonnerais de ne pas te connaître, toi qui embrasses tout !

Mon cœur te sent ; ma raison te conçoit ; il y a en moi quelque chose d'infini que tu appelles et qui s'élance... pour te trouver, j'ai l'éternité devant mon être...

Infime personnalité, éclore d'hier, peut-être, sur ce grain de sable que j'appelle ma terre, que puis-je demander de plus ?

VII

Concluons :

Je crois à Dieu conscient, se sachant et se sentant être.

Je crois que cet être suprême, reconnu et vénéré par la généralité des hommes, dans tous les temps et chez toutes les races, est une réalité.

Je crois au sentiment intime qui me le révèle ; à ce besoin de savoir et de rechercher les causes, qui s'éveille avec notre pensée, et s'accroît à mesure qu'elle se développe, impulsion donnée par Dieu, pour nous pousser vers lui.

Je crois à une providence intelligente qui protège partout le développement de la vie, et sauvegarde l'ordre universel, tout en laissant à l'individu la liberté de ses mouvements, et le mérite de ses efforts.

Sans prétendre expliquer les mystères de l'Être, et pourtant convaincu que c'est mon droit et mon devoir de chercher à les pénétrer, je crois que la raison humaine est assez avancée déjà, pour comprendre Dieu dans ses rapports avec le monde visible, et avec nous.

De ces rapports découlent : la loi religieuse, la loi morale, la loi sociale, — la science de la vie.

Pour les découvrir, nous avons deux guides : Le savoir conquis par la collectivité humaine, fruit des travaux des générations, base de la certitude positive ; et cette grande faculté de la raison, qui nous fait tirer les conséquences des prémisses, et monter du connu à l'inconnu, par la logique des inductions.

Ces deux instruments de recherche se prêtent une aide réciproque, et se complètent l'un par l'autre. Ils doivent nous conduire à la vérité relative qu'il nous est possible d'atteindre aujourd'hui.

Marchons à sa rencontre ! — Que ceux qui pensent comme moi, me suivent !

DU MÊME AUTEUR :

A la Recherche des destinées, 3.50.

NOUVELLE ÉDITION

de l'ouvrage « *Rapports du Magnétisme et du Spiritisme* »,
par M. ROUXEL.

Depuis l'année 1892, date de la publication des *Rapports du Magnétisme et du Spiritisme*, le monde a marché, lentement, à vrai dire, mais il a marché.

Le magnétisme était alors discuté avec passion. Les savants officiels, qui l'avaient nié jusqu'alors, voulaient se l'approprier, lui administrer le baptême du matérialisme et, sous le nom d'hypnotisme, en exclure l'esprit.

Les hypnotiseurs n'ont jamais pu parvenir à établir une doctrine soutenable, pas même une classification des phénomènes, à plus forte raison une explication. Divisés entre eux sur les points les plus essentiels, dès le début de leurs recherches, ils le sont encore et même plus que jamais.

Et le magnétisme vit toujours, chacun l'appelant du nom qui lui plaît d'adopter : magnétisme, hypnotisme, massage... magnétique.

Quant au spiritisme, encore plus que le magnétisme, il était bafoué par les savants, voués à la conspiration du silence, du ridicule et même à la persécution. Ils étaient rares alors les savants qui osaient, non se dire spirites, proclamer la théorie, mais seulement examiner les faits.

Cependant le spiritisme même a été entraîné dans le mouvement. On n'a plus honte ni peur d'observer et d'expérimenter, d'interroger les tables. On voit même des magistrats, dans l'exercice de leurs fonctions, converser avec les esprits.

On n'admet pas encore la théorie spirite, il s'en faut bien, mais de tous côtés on proclame la réalité des faits, on les *répète* — car on veut qu'ils soient *répétables*, — on les discute. Livres, journaux et revues traitent la question spirite au même titre que la question sociale ou toute autre.

L'Église a dit son mot, par l'organe du Dr Lapponi, et ce mot n'est plus un anathème aussi virulent que par le passé. La Science aussi a dit le sien, par l'organe du Dr Grasset, dans la docte *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1906.

Les savants cherchent à instituer de nouvelles méthodes expérimentales, à établir des classifications des phénomènes, à en donner des explications. Le gouvernement même s'en mêle, ce qui n'est pas peu dire, en autorisant une loterie dans le même but.

Le Temps, père de toutes choses, a certainement été le principal facteur de ce revirement des idées ; mais, une goutte d'eau fait déborder le vase, et l'ouvrage de M. Rouxel a peut-être bien été cette goutte d'eau.

Comme le remarquait récemment une revue étrangère : *La Nuevaera de Mexico* (1^{er} septembre 1906), M. Rouxel a été un des premiers (nous croyons même pouvoir dire le premier de tous) à montrer la relation naturelle qui existe entre le magnétisme et le spiritisme.

M. Rouxel eut le courage, à ses dépens d'ailleurs, de flageller vertement, comme ils ne l'avaient jamais été et ne l'ont pas été depuis, les hypnotiseurs, qui s'emparaient des découvertes magnétiques et les défiguraient, tout en insultant les magnétiseurs et les traitant de *pirates de la science*.

Mais l'œuvre n'est pas achevée. Les phénomènes inférieurs du magnétisme et du spiritisme sont maintenant admis par la Science ; mais les phénomènes supérieurs ne le sont pas, et ce sont précisément les plus importants. Il reste donc à démontrer que ces faits sont réels et que la théorie spirite peut les expliquer tous, inférieurs comme supérieurs. C'est pourquoi cette nouvelle édition est nécessaire.

En effet, ce livre donne la démonstration de ce fait qu'il n'y a pas solution de continuité entre le magnétisme et le spiritisme ni, par conséquent, de ces deux sciences avec toutes les autres.

Il n'y a pas de lacune dans le domaine du connaissable. C'est ce que les

anciens exprimaient en disant que les muses sont sœurs et se tiennent par la main.

La théologie et la science faisaient autrefois bon ménage. Elles ne sont devenues sœurs ennemies que par suite de l'établissement de privilèges en faveur des Églises et des Écoles. Le savoir humain est devenu dès lors une question de boutique. Les marchands ont été introduits dans le temple. Prêtres et savants se sont trouvés en antagonisme d'intérêts. Sous le couvert des idées, c'est pour obtenir la plus grosse part possible des privilèges qu'ils se livrent, depuis plusieurs siècles, à une guerre sans paix, ni trêve, ni merci. La science n'a rien à voir dans leur dispute, ni la religion non plus.

Pour que le spiritisme entre dans le domaine scientifique, il faut prouver au public qu'il présente toutes les conditions requises pour y être admis.

Que faut-il pour qu'une science soit digne de ce nom ? Il faut un ensemble de faits coordonnés, *reliés* entre eux et ramenés à un principe général.

Il suit de là que toute science est religion, puisqu'elle relie les faits, et que toute religion est science, puisqu'elle se base sur des faits.

Des faits sans liaison ne constituent pas une science.

Des hypothèses sans base, non seulement rationnelle, mais expérimentales, ne constituent pas une religion, mais une superstition.

Voilà ce que M. Rouxel a essayé d'établir dans cet ouvrage et dans plusieurs autres qui l'ont suivi, notamment dans une brochure toute récente : *Le Spiritisme avant le nom*.

A ceux qui veulent se tenir au courant de la question magnético-spiritiste, à ceux qui désirent prendre part à la lutte contre le matérialisme, nous ne saurions trop recommander la lecture de ce livre. Les uns y trouveront des faits et des raisons ; les autres y puiseront des armes bien trempées et bien acérées. L'ouvrage de M. Rouxel est plus que jamais d'actualité ; il n'a pas vieilli ; si ce n'est comme le bon vin.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'une intéressante brochure vient de paraître, la *Médecine des Esprits*, obtenue par l'écriture médianimique.

L'auteur de ce petit livre est un Esprit qui s'est dévoué pour les malades. Il indique, dans cet ouvrage, la cause des maladies, l'harmonie entre l'âme et le corps, une âme pure correspondant à un corps sain et une âme vicieuse à un corps malade.

Les mauvais esprits attirés par nos passions et qui nous poussent au mal sont aussi une cause de maladies pour ceux qui les écoutent.

Il existe un remède aux maladies, c'est d'abord le traitement épurateur de l'âme, purement moral, puis les fluides magnétiques et spirituels transmis au malade par l'intermédiaire d'un médium guérisseur.

Le lecteur trouvera dans cette brochure les conditions à remplir pour

être bon médium guérisseur, capable de transmettre les effluves régénératrices, le moyen de se préserver de l'obsession toujours causée par les faiblesses des médiums et ce qu'il faut faire pour s'en débarrasser.

L'alimentation a aussi une grande influence sur l'état morbide des individus et sur les médiums. Que nos lecteurs suivent à la lettre les conseils donnés dans ce petit livre et ils verront les bons résultats produits.

Ces conseils d'hygiène diffèrent selon les cas, médiums ou non médiums, etc.

Les forces fluidiques, magnétiques et spirituelles, sont étudiées ensuite et les médiums y trouveront le moyen de développer leur faculté en suivant les indications que ces chapitres contiennent.

Le dernier chapitre appelle l'attention sur la nécessité d'un bon fonctionnement du cœur et de la respiration profonde au grand air.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs, surtout aux médiums, ce petit ouvrage. Les malades y trouveront une consolation, les personnes dévouées et charitables un moyen de soulager leur prochain. Quant aux médecins, ils verront que la science officielle n'a pas tout dit et que soigner le corps seul ne suffit pas, l'esprit ayant autant et souvent plus besoin de soins. Ce sera pour eux un nouveau champ d'investigation à étudier.

Prix, 0 fr. 25. Par la Poste, 0 fr. 30.

La religion du vrai, Credo philosophique, par F. BARMOLD.

Prix : 3 francs.

Les pages de ce livre, œuvre de conviction sincère, publié par M. LEYMARIE, sont le fruit des méditations d'un artiste, aujourd'hui âgé, qui a vécu longtemps, presque toute sa vie, en contact intime avec la nature.

Il y a puisé, par intuition, toute une philosophie et toute une morale, proches parentes de celles du spiritisme qu'il ignorait alors. Cette analogie nous prouve que nous sommes en présence d'une de ces belles âmes qui devinent les lois de la nature et vivent en communion constante avec elle, par l'essor naturel de leurs aspirations.

« Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable », a dit Boileau. C'est aussi l'avis de F. BARMOLD, qui établit, par déductions logiques, ce principe du vrai et du juste, le seul qui ait toujours résisté aux conflits d'opinion les plus acharnés. En présence du labyrinthe que nous offrent les philosophies et les religions, on sent la nécessité d'une théorie rationnelle de l'éternel problème du vrai. Êtres relatifs, appartenant à l'ensemble universel, nous ne pouvons produire que du relatif dans la pratique des choses matérielles. Dans le domaine intellectuel, au contraire, il nous est donné d'aspirer à la conception précise de certaines vérités absolues et notre esprit n'est satisfait que lorsque nous avons réussi à les traduire.

Tous les efforts de la pensée humaine tendent vers ce but, mais en déviant malheureusement trop souvent parce qu'elle manquait de point d'appui. Le rôle des hommes, ici-bas, consiste à lutter contre le mal sous toutes ses formes et à y développer le bien. Lorsqu'ils l'auront compris, ils sauront qu'en s'efforçant d'améliorer le sort d'autrui ils préparent des jours meilleurs pour les vies à venir. Cette évolution débutera donc par un sentiment personnel qui, peu à peu, s'étendra à autrui pour devenir la fraternité universelle du vrai chrétien, faite d'amour pour toute la nature et dont la devise sera :

L'Idéal progressif pour dogme,
Les Arts pour culte,
La Nature pour église.

De l'intervention des invisibles dans l'histoire moderne, par CLÉMENTS.
Une brochure. Prix : 0 fr. 75 franco.

Le livre que fait paraître, sous ce titre, M. LEYMARIE, prendra place parmi les ouvrages de fond de toutes les bibliothèques sérieuses. L'importance des sujets traités par M. CLÉMENTS est de premier ordre.

Jusqu'ici, en effet, la raison profonde, l'âme du plus grand événement qui ébranla le monde moderne, échappait à la plupart des historiens en renom, parce qu'il fallait dépasser le plan humain ordinaire pour pénétrer la secrète et puissante intervention de l'invisible dans l'enchaînement de l'histoire du monde. Ces savants auteurs nous offrent des études fort bien faites et très documentées, mais la genèse de la Révolution Française, qui constitue l'un des principaux sujets de ce travail, n'avait pas encore été établie. La source vivifiante de ce grand geste historique se trouve dévoilée dans ces pages, où l'Auteur expose comment les prémisses de la doctrine spirite se rattachèrent à des manifestations antérieures, aux coups frappés d'HYDESVILLE. A ce titre, cette œuvre est également une genèse du mouvement spirituel qu'ALLAN KARDEC devait provoquer.

Ajoutons qu'elle rappelle, en outre, le nom d'un grand oublié, THOMAS PAINE. Il joua un rôle capital dans les événements qui amenèrent la grande Révolution de 1793, et il n'occupe pas, dans la mémoire des hommes, la place qui lui convient. Enfin le lecteur sera curieux d'apprendre que l'ouvrage connu sous le nom de *La Case de l'Oncle Tom* est une communication médianimique, dont les circonstances d'origine sont exposées par M. CLÉMENTS. Ce petit livre eut un succès inouï et son influence sur l'abolition de l'esclavage fut considérable : il en fit une question nationale.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.